

UNIVERSITE CHEIKH ANTA DIOP DE DAKAR
FACULTE DES LETTRES ET SCIENCES HUMAINES

DEPARTEDE PHILOSOPHIE



MEMOIRE DE MAITRISE

DE LA « BONNE CRUAUTE »

CHEZ MACHIAVEL

Présenté par :

Amadou Makhtar DIOP

Sous la direction de:

M. Mamousse DIAGNE

Maître de conférence agrégé

Année universitaire

2005-2006

DEDICACE

« Celui qui ne sait pas aimer un autre plus que soi-même espère en vain rendre compte de ce qu'est l'amour ».

A ma défunte mère **Khady Dieng**

REMERCIEMENTS

A mes chers parents Abdou Abass Diop et Khady Dieng à qui je dois tout dans la vie

- A monsieur Mamousse Diagne pour sa disponibilité et sa rigueur
- A Monsieur Ousseynou Kane le chef du département de Philosophie
- A ma tante Aissatou Dieng «mère Thioro », qui est plus qu'une mère pour moi, yaye Maguette Dieng
- A mes frères et sœurs : Pape Sher Diop, Lat Dior, Mouhamed, Bamba, Bouso Lèye, Fatou Makha , Mouslymatou, Aicha, Aby, Moustahine Diop, Abdoulaye Diop
- A mes amis : Ibra Gnokhobaye Diouf, Atou Bèye, Ousmane Touré, Daouda Gueye, Bakary Bayo, Amadou Ndao, Bineta Diouf, Djim Momar Thiam
- Mention Particulière à : Serigne Mbaye Ndiaye, mon frère André Moussa Diop, Ngagne Gueye,
- Mes épouses Daba Rokhaya Sy, Khady Ba, Lala Gueye
- Mention Spéciale à: Linguère Fatma Thioub Diop et à Aminata Ka

A tout ceux qui ont participé de près ou de loin à la réalisation.

SOMMAIRE

INTRODUCTION GENERALE

I. PARTIE : LA POLITIQUE COMME VIOLENCE

Chapitre A : LA VIOLENCE DANS L'ACQUISITION DU POUVOIR

SECTION 1 : La fondation d'un Etat

SECTION 2 : La politique de conquête

Chapitre B : LA CONSERVATION DU POUVOIR

SECTION 1 : La milice propre : un pari calculé

SECTION 2 : De l'arme comme législateur

II. PARTIE : DU BON USAGE DE LA VIOLENCE A LA NEUTRALITE AXIOLOGIQUE

Chapitre A : DU BON USAGE DE LA VIOLENCE

SECTION 1 : La « douce violence »

SECTION 2 : Le toilettage de la cruauté : « la beauté du Diable »

Chapitre B : LA NEUTRALITE DU PRINCIPE AXIOLOGIQUE

SECTION 1 : Les exigences de la politique et les impératifs de la morale

SECTION 2 : La souveraineté par delà Bien et Mal : l'Ethique de responsabilité

CONCLUSION GENERALE

BIBLIOGRAPHIE

WEBOGRAPHIE



INTRODUCTION GENERALE

Devons nous continuer à appréhender Machiavel à travers les clichés collés à son portrait ?

A l'heure où Machiavel rime avec cynisme, cruauté et toute autre sorte d'immoralité, il ne serait certainement pas inutile d'interroger l'auteur à travers son œuvre pour connaître ce qui a été véritablement son apport sur le paysage philosophico-politique.

Un « ange déchu » ou un « apôtre de la perversion » ? C'est à travers cette interrogation plus que jamais actuelle, qui fait le procès de Machiavel, que nous entendons mener notre plaidoyer sur cette théorie qui suscite rarement l'indifférence.

Cependant, il faudrait au préalable convenir avec nous qu'une lecture du Florentin ne peut manquer d'être orientée dans le sillage indiqué par lui-même, celui de la conquête et de la conservation du pouvoir politique. C'est dans cette optique que s'inscrit la notion de « bonne cruauté » qui nous intéresse plus particulièrement ici. Il s'agit là, d'une expression que Machiavel intègre dans le dispositif stratégico-politique à cet effet mis au service du Prince.

C'est à travers cette expression que nous avons choisi de mener notre réflexion sur l'auteur du concept « Etat ». Il sera question pour nous de montrer non moins la pertinence que la précellence de la violence sur les autres moyens dont dispose le Prince dans le champ politique ainsi nommé. C'est en effet Machiavel qui, déjà au chapitre XII du *Prince*, fonde les assises du pouvoir sur les « bonnes lois » et « bonnes armes »¹. Notre propos serait incomplet et, à la limite, tronqué s'il n'avait pas précisé que ce sont les bonnes armes qui garantissent les bonnes lois. Par ce fait, l'auteur du *Prince* ne pose-t-il pas de manière claire la violence comme le fondement principal du pouvoir ?

Les assises du pouvoir étant par excellence les bonnes armes, serions-nous autorisés à conclure que la violence habite la politique de part en part ? Sinon, comment comprendre autrement la leçon qui suggère au Prince de n'avoir en tête que la belligérance ?

La politique, même si elle n'est pas uniquement violence, semble tout de même indissociable d'elle. C'est peut-être cette prise de conscience assez angoissante qui

* Nous lisons Machiavel dans les *œuvres complètes* Introd. Jean Giono, texte présenté et annoté par E. Barincou-Gallimard (Coll. « Bibliothèque de la Pléiade » 1952)

suscite chez Machiavel le besoin de la justifier. La notion de « bonne cruauté » qu'il invente n'est-elle pas alors qu'une simple astuce pour répondre à ce besoin ? Ce qui est sûr, c'est que chez Machiavel, cette expression est opposée à la mauvaise cruauté. Ce qui laisse entrevoir deux possibilités de la définir.

D'abord la définition par la négation qui consiste à considérer la « bonne cruauté » comme étant tout sauf la mauvaise, « *Celle qui du commencement, encore qu'elle soit bien petite, croît avec le temps plutôt qu'elle ne s'abaisse* »²

Nous serions tentés d'adopter cette définition plus englobante si l'auteur du *Prince* lui-même n'avait pas circonscrit la définition de la « bonne cruauté » en ces termes :

« *On peut appeler bonne cette cruauté (si l'on peut dire y avoir du bien au mal), laquelle s'exerce seulement une fois par nécessité de sa sûreté, et puis ne se continue point, mais bien se convertit en profit des sujets le plus qu'on peut* ». ³

Cette définition, par la condition qu'elle pose dans son principe même, nous montre que toutes les sortes de violence ne se valent pas et que celle-ci ne produit pas toujours des effets néfastes comme on le prétend souvent.

C'est par ce regard critique que nous sommes amenés à croire que le meurtre, c'est-à-dire la manifestation la plus radicale de la cruauté, présente tout aussi quelque bénéfique, si tant est qu'il profite à quelqu'un et peut être même à la majorité. Dès lors, la distribution de la louange et du blâme devrait obéir à une analyse distinctive entre la violence qui ruine et celle qui restaure.⁴ La « bonne cruauté » n'est-elle pas celle qui, astreinte à certaines modalités, permet de restaurer ? C'est peut être aussi une ruse de Machiavel pour congédier la force brute au profit de celle rusée qui crée le masquage et la manipulation. Cependant, une telle entreprise serait difficile pour le Prince si Machiavel ne posait pas parallèlement la simplicité voire la naïveté complice du peuple.

Cette complicité tacite du peuple, n'est-elle pas tout simplement un paramètre qui permet à Machiavel de pousser l'horizon de la réflexion sur la violence par delà la justification c'est-à-dire jusqu'à la légitimation ?

Le Prince nous apparaît enfin comme ce virtuose de la manipulation à l'usage de qui est destiné cet outil qu'est la ruse afin de bonifier les effets pervers que sa

² Machiavel, *le Prince*, oe. Compl. Texte présenté par E. Barincou, Gallimard coll. « Bibliothèque de la Pléiade 1952 p316.

³ Machiavel, *le Prince*, oe. Compl. Texte présenté par E. Barincou, Gallimard coll. « Bibliothèque de la Pléiade 1952 p316.

⁴ Machiavel, *Discours sur la première décade de Tite-live*, oe. c. chap. IX, p405

conservation exige. Ainsi, doit-on se demander si le Prince peut tout bonnement éviter sa perte s'il n'use pas de ces artifices qui lui permettent de bien déguiser et colorer aussi bien sa nature que ses actions et sans lesquels la viabilité de son pouvoir est hypothéquée.

Par ailleurs, la relation par laquelle Machiavel allie un fait, la cruauté, à un jugement de valeurs apparemment incompatible, le bien, ne saurait être acceptée sans réserve aucune. En effet, la violence a toujours été jugée à l'aune des valeurs comme un mal. C'est contre une telle préconception que Machiavel s'insurge pour ne concevoir désormais la valeur d'une action qu'à travers la vitrine de la finalité. Il déplace ainsi le tableau des valeurs d'une logique a priori vers une logique pragmatique de l'efficacité qui ne peut être qu'à posteriori. D'ailleurs, la vertu politique n'exige-t-elle pas parfois des positions hors normes ? Est-ce à dire que la logique princière obéit à une toute autre normativité ou s'agit-il simplement de la neutralité du principe axiologique en politique ?

C'est à répondre à de telles questions avec la plus grande rigueur que notre travail s'attellera. Ainsi, par une analyse circonstanciée de l'œuvre de Machiavel, nous tenterons de valider en tout ou en partie ces différentes hypothèses que voici :

- La conception de la politique comme violence in extenso.
- Si politique rime avec cruauté, il est de la sagesse du Prince de savoir en faire un bon usage, un usage profitable. Et si le bon mal n'est pas une contradiction dans les termes, c'est probablement parce que la politique adopte la neutralité du principe axiologique.



**PREMIERE PARTIE : LA POLITIQUE
COMME VIOLENCE**

Le concept « Etat », consacre le champ politique dans lequel le pouvoir et la violence prennent place dans une complicité qui écarte toute hypothèse de les séparer : Ainsi remarque Hannah Arendt :

*« Rien n'est plus fréquent que l'association du pouvoir et de la violence ; il est extrêmement rare de les trouver séparés l'un et l'autre et sous leur forme pure et donc extrême. »*⁵

Cependant, il importe pour nous de souligner ici que nous comprenons le mot violence dans toute son extension. Autrement dit, est concerné à travers cette notion, non seulement la cruauté dans toute sa radicalité, mais aussi tout cynisme, toute immoralité, bref, toute la batterie stratégique d'un réalisme politique pur. Par ailleurs, l'Etat symbolise aussi le pouvoir et son lieu d'exercice. En ce sens, il est le cadre conflictuel où se confrontent différentes forces sociales : les dominés et les dominants, avec la précision que, cette catégorisation se décline soit en gouvernants contre gouvernés, soit au sein des gouvernés en peuple et ceux que Machiavel appelle les « grands ».

Dans ce rapport de force incessant, les conseils de Machiavel à l'endroit du Prince trouvent leur fondement dans le principe selon lequel : *« la violence joue dans l'histoire un rôle tout à la fois fondateur et permanent. »*⁶

Cela, le théoricien de Florence l'a bien compris puisque chez lui, *« conjuguée à la ruse, elle constitue le moyen nécessaire de l'acquisition et de la conservation du pouvoir. »*⁷

C'est justement cette problématique de l'acquisition et de la conservation du pouvoir qui sera l'objet de cette première partie de notre travail.

⁵ Arendt, H., *Du mensonge à la violence*, trad. G. Durand, Presses Pocket, Coll. « Agora », 1972, p147.

⁶ SPECTOR, C., *le pouvoir*, Coll. « Corpus », Ed. Flammarion, Paris, 1997 p16

⁷ Ibidem p16

Chapitre A : LA VIOLENCE DANS L'ACQUISITION

« *La terre n'est peuplée que de Princes. Les uns sont en exercice, les autres en puissance, c'est-à-dire (le mot est beau) en illusion* »⁸.

Ce constat quelque peu ironique de Jean Giono atteste que la question du pouvoir politique est au cœur des préoccupations humaines. Par conséquent, l'étude de ses modalités d'acquisition reste une priorité incontournable pour qui veut entreprendre une carrière politique ou tout simplement en fonder une théorie.

Cette acquisition du pouvoir politique se décline sous diverses modalités que nous réunirons ici sous les deux aspects de la fondation de l'Etat et de la politique de conquête. Cependant, ces deux entreprises aux finalités différentes ne pourraient être traitées sous le même rapport qu'à la condition qu'elles reposent toutes les deux sur le même substrat, « *la logique de la force* ».⁹

A partir de la sécularisation du politique qui consacre la reprise en main du pouvoir par les hommes, celui-ci est devenu l'affaire des seuls acteurs de l'échiquier politique. En ce qu'il constitue l'objet de tant de convoitise, la prise du pouvoir reste suspendue à l'adéquation des moyens avec les circonstances et dont Machiavel fait le seul critère de discernement des vainqueurs éventuels et des perdants dans le jeu politique. Il faut dès lors considérer si

« *Pour mener à bien leur entreprise, ils comptent sur les prières ou sur la force. Dans le premier cas ils finissent toujours mal et ne viennent à bout de rien, mais quand ils ne dépendent que d'eux et peuvent user de la force, alors ce n'est qu'à de rares fois qu'ils échouent. De là vient que tous les prophètes bien armés furent vainqueurs, et les désarmés déconfits.* »¹⁰

Cette mise en garde du florentin semble occulter par devers elle une certaine théorie propagandiste de la violence comme la clef de la réussite politique. C'est à en comprendre la nécessité et les modalités de son déploiement que doit consister la sagesse de l'homme privé qui aspire à la principauté. La lutte pour l'existence (la fondation) ou pour la puissance (la conquête) constitue des moments décisifs d'une histoire qui ne peut se tisser que sur la trame de la violence. Il s'agit en effet de redéfinir

⁸ Machiavel, oe. C., Introduction par Jean Giono, pXV.

⁹ Lefort c. *Le travail de l'œuvre Machiavel*, Coll. « TEL », Ed. Gallimard 1986 p346.

¹⁰ Machiavel, *Le Prince*, op. cit p305.

la cartographie d'un univers qui intègre une identité nouvelle ou qui en modifie nécessairement les contours. Cette situation est caractéristique d'une nouvelle redistribution des données qui remet en jeu tous les acquis.

Dans un contexte où la demande (la convoitise) est multiple et l'offre unique, qu'il s'agisse du pouvoir ou de l'hégémonie, l'acquisition ne peut avoir lieu désormais que par le mode de la lutte et du combat.

Notre intention dans cette partie est de prendre en charge le rôle infiniment bénéfique de la violence telle qu'elle s'imprime à travers la fondation et la politique de conquête.

SECTION 1 : LA FONDATION DE L'ETAT

Ce serait pour nous faute irrémédiable que de parler de la fondation de l'Etat sans mentionner le nom de deux grands penseurs qui, nous le pensons, sont incontournables à cet égard, d'autant plus que Lefort nous en donne l'occasion à travers ces propos : *« Nous pouvons donc supposer que l'examen de la conduite du fondateur... sera l'occasion d'une réflexion sur l'origine de l'Etat. »*¹¹

Nous voulons nommer Hobbes et Rousseau qui, respectivement dans le *Léviathan* et dans *le contrat social* posent les origines de l'Etat.

Celui-ci, l'Etat, en ce sens qu'il est l'incarnation du pouvoir politique naît du besoin de conservation qui habitent les hommes. Machiavel bien avant eux, pourrait tout aussi se faire valoir le même mérite par cette affirmation :

*« le peu de sûreté que les hommes naturels trouvent à vivre dispersés, l'impossibilité pour chacun d'eux de résister isolément, soit à cause de la situation, soit à cause du petit nombre, aux attaques de l'ennemi qui se présente, la difficulté de se réunir à temps à son approche, la nécessité alors d'abandonner la plupart de leurs retraites, qui deviennent le prix des assaillants : tels sont les motifs qui portent les premiers habitants d'un pays à bâtir des villes pour échapper à ces dangers. »*¹²

Grâce à cette institution, les hommes pensent pouvoir venir à bout de leur dissension, cause de l'instabilité et de la loi de la jungle. C'est donc dans le dessein de

¹¹ Lefort, op-cit. p362

¹² Machiavel, op-cit. D I, chap 1 p379

préserver les faibles contre les forts et d'éviter la violence mutuelle entre les hommes que l'Etat est créé. Cependant, le constat de la permanence et de l'actualité de cette violence dans les sociétés humaines nous oblige à nous demander si cette finalité de l'Etat a été atteinte. Rien n'est moins sûr :

« si l'on peut et si l'on doit instituer la cité pour lui éviter le chaos et la constituer pour résister aux forces de dissolution, il n'en reste pas moins que cette entreprise, toute nécessaire qu'elle soit, ne supprimera ni la mort ni la violence fondamentale. »¹³

Si l'Etat créé à cet effet ne peut éradiquer la violence mais plutôt en use même pour une raison ou une autre, faut-il alors attendre le salut du ciel ? Machiavel semble nous en dissuader fortement.

En effet, l'audace par laquelle il ouvre son opuscule « de principatibus » sans le préambule religieux qui était de coutume jusqu'ici, marque le déclic par lequel il inaugure une ère nouvelle, celle de la science politique moderne. Mamoussé Diagne souligne :

« ce qu'on ne lui pardonne pas ; c'est d'avoir donné l'ouverture d'un monde d'où Dieu est absent ainsi que toutes les entités théologico- éthiques dont l'évocation était une sorte de préalable à la réflexion sur la politique. »¹⁴

C'est par cette rupture sans précédent dans l'histoire qui consacre la fin du règne de Dieu sur terre, que l'inventeur de la science politique moderne lui donne par la même occasion sa charte fondamentale : « ...il m'a semblé plus convenable de suivre la vérité effective de la chose que son imagination. »¹⁵

Celle-ci, relève selon Machiavel d'une utopie qui, pour le moins que l'on puisse dire, n'est en rien scientifique. Le motif est alors suffisant pour traiter la tradition scholastique d' « opinion ».¹⁶ L'attitude scientifique, ou tout au moins empiriste, étant par excellence, cette démarche qui consiste à partir des faits pour y revenir par la vérification et la confirmation et sans quoi on ne saurait parler de succès. Si la vérité s'avère donc être l'adéquation de la pensée avec la réalité, le Secrétaire Florentin peut sans risque d'encourir de blâme appeler sa méthode « *verita effectuale* » ou tout simplement science politique. Il se propose d'étudier ce qui est et ce qui se fait en lieu et

¹³ Valadier, P. *Machiavel et la fragilité du politique*, Ed. Seuil, 1996 p87.

¹⁴ Diagne Mamoussé, *Nicolas Machiavel et le doctrine de la « verita effectuale »* in *Annales de la FLSH* N°8, 1978, PUF, Paris, p38.

¹⁵ Machiavel, op-cit. chap. XV, Prince, p335

¹⁶ Ibidem

place du devoir être et du devoir faire qui relèvent plutôt du normatif, c'est-à-dire de la science juridique. Machiavel, lui, veut se mettre à l'école des faits, du réalisme politique. C'est dans cette optique qu'il se permet de disqualifier les « *républiques qui ne furent jamais vues ni connues pour vraies* ». ¹⁷ Ce qui fait dire encore à Mamoussé Diagne que :

« *N' "entendront" justement que ceux qui sont à l'écoute du réel.* » ¹⁸ C'est à rendre audible dans l'immédiat un tel discours que l'auteur du *Prince* abrège sa différance par l'écho et dans le temps, pour le saisir dans l'espace d'un livre qui, transpose ainsi l'auditeur en lecteur et les faits en message intelligible par la transcription qu'il soumet à la vue dont la nature est d'être par essence un organe tautologique. Le premier et véritable lecteur demeure alors le récepteur à qui le message est destiné c'est-à-dire le Prince.

Une précision s'avère ici nécessaire en ce qui concerne ce titre de Prince. Nous ne désignons pas par ce terme le chef du pouvoir dans la principauté uniquement, mais tout chef d'Etat, toute personne jouissant d'une autorité politique exclusive et s'appliquant à des sujets déterminés. Nous entendons ainsi lever toute équivoque s'agissant de l'usage du titre de Prince tout au long de ce travail.

Par ailleurs, le préalable que requiert l'intelligibilité du message est de savoir que : « *La bonté est un luxe pour royaume imaginaire et république fantasmagorique* ». ¹⁹

L'attitude conséquente attendue du Prince est alors qu'il « *apprenne à pouvoir n'être pas bon* » ²⁰ et de savoir se servir de la violence si les conditions de la réussite politique s'avèrent être telles.

Tout semble fonctionner comme si Machiavel voulait nous préparer à recevoir la maxime selon laquelle la violence est la clef du succès en politique. Ce qui nous le fait penser c'est la démarche syllogistique selon laquelle, si les républiques fantasmagoriques promettent un succès illusoire, la bonté appartenant à ce type de république alors elle nous promet aussi un succès illusoire pour ne pas dire l'échec en toute clarté :

« *Car qui veut faire entièrement profession d'homme de bien, il ne peut éviter sa perte parmi tant d'autres qui ne sont pas bons.* » ²¹

¹⁷ ibidem

¹⁸ Diagne Mamoussé, op-cit. p34.

¹⁹ *Machiavel et la modernité*, internet, Google ; p7

²⁰ Machiavel, op-cit. *Prince*, chap. XV p335.

²¹ Machiavel, op-cit., p335.

La sanction pratique de l'action du Prince par l'échec, nous recommande de raisonner à contrario pour aboutir au résultat inverse c'est-à-dire au succès. Autrement dit, si la bonté et par delà elle les valeurs dites positives sont disqualifiées, alors la primeur reste à la méchanceté, la cruauté et toute autre sorte de nature qui convoque l'usage de la violence par le Prince. Ce n'est sans doute pas arbitraire puisque : « *On peut dire généralement une chose de tous les hommes : qu'ils sont ingrats, changeants, dissimulés, ennemis du danger, avides de gagner ;...* »²²

Le Prince ne peut composer avec une telle nature perverse de l'homme sans violence aucune.

La violence paraît être, le moteur de l'histoire politique et plusieurs thèses du corpus théorique machiavélien semblent le confirmer. Nous aurons à nous en rendre compte tout au long de ce travail qui commence ainsi par la fondation de l'Etat.

L'Etat, en ce qu'il se reconnaît par un espace géographique déterminé, sa fondation doit obéir à certaines considérations pédologiques. Le choix du lieu est crucial et stratégique puisqu'à certains égards la nature des hommes en dépend. Ainsi, selon que le sol est fertile ou stérile, la mollesse ou la vigueur d'un peuple en dépend fortement. Mais puisque le salut s'affirme mieux là où la nécessité a contraint les hommes à travailler, Machiavel se demande

« *s'il ne vaut pas mieux préférer pour la fondation d'une ville, des lieux stériles où les hommes, forcés à être laborieux, moins adonnés au repos, fussent plus unis et moins exposés, par la pauvreté du pays, à des occasions de discorde ?* »²³

Le cas du Japon, actuellement seconde puissance mondiale, bâti sur un sol montagnard et volcanique, démontre toute l'acuité de cette question. D'autant plus que la stérilité d'un lieu tend à amoindrir le désir de conquête des puissants plus préoccupés de gain et de quelque autre atout économique et stratégique. Le morcellement de l'Italie, très avancée sur le plan économique au XV^e et XVI^e siècle et qui fut le théâtre de nombreuses rivalités, l'attaque plus récente de l'Irak par les Etats-Unis, dans l'intention inavouée, croit-on, de contrôler la production pétrolière, en témoignent éloquemment. Mais puisque « *les conquêtes entraînent la perte des républiques faibles,* »²⁴ le

²² Machiavel, op-cit., *Prince*, Chap. XVII, p339.

²³ Machiavel, *Discours*, I, chap. I p 381.

²⁴ Machiavel, *Discours*, V, Chap. VI, p397

Florentin pense que pour se défendre de l'ambition des grands, il faut leur opposer une puissance adverse. D'où, il faut éviter les lieux hostiles :

« Je crois que quiconque voudrait fonder une république qui subsistât longtemps, devrait l'organiser intérieurement comme Sparte, et comme Venise la placer dans une situation forte et la rendre assez puissante pour que personne ne pût se promettre de pouvoir la terrasser... »²⁵.

Si le risque est alors de favoriser la flemme chez le peuple, Machiavel allège notre inquiétude en nous rappelant ces législateurs habiles qui,

« Aux douceurs et à la mollesse du climat, ils ont opposé, pour leurs guerriers, par exemples la rigueur d'une discipline sévère et des exercices pénibles, de manière que ceux-ci sont devenus meilleurs soldats que la nature n'en fait naître même dans les lieux les plus âpres et les plus stériles. »²⁶

La violence physique ou militaire à laquelle le fondateur doit soumettre son peuple, obéit à une certaine logique de la bonne cruauté. Cependant, la rigueur de l'épreuve est contre- balancée par la vigueur des soldats, gage le plus solide de la sécurité du peuple et du Prince.

Par ailleurs, l'acte de fondation, dans la mesure où il unit un peuple à un Prince, impose à celui-ci l'autocentrement du pouvoir et de l'autorité. En effet celui-ci, le pouvoir est jugé trop stratégique pour être partagé par le Prince. Ainsi l'atteste le titre du chapitre IX des *Discorsi* « *Qu'il faut être seul pour fonder une république ou pour la réformer totalement.* »²⁷ Le souci de conformisme dans l'action, de stabilité politique et de rapidité dans l'exécution des décisions oblige ceux qui veulent fonder un Etat à songer à éliminer leurs ennemis dont les ambitieux, les rivaux occupent la tête du peloton :

« Ayant éteint ceux que leur qualité menait à leur porter envie, ils, c'est-à-dire les fondateurs, demeurent puissants, en sûreté, en honneur et heureux. »²⁸

Le statut du Prince éventuel en tant que prétendant au trône parmi tant d'autres rivaux, fait qu'il ne peut se poser qu'en s'opposant aux ambitions contradictoires. Son affirmation passe nécessairement par la négation des autres.

²⁵ Machiavel, op-cit. p397-398

²⁶ Machiavel, op-cit. p381.

²⁷ Machiavel, op-cit. , chap. IX, p405

²⁸ Machiavel, *Prince*, oe.c.p306

Ainsi, il était nécessaire que Romulus commît le fratricide, le meurtre de Titus Tatius son associé à la souveraineté.²⁹ Cléomène qui prit les rênes du pouvoir à sa suite, mûrit un projet dont-il savait que la réalisation dépendait de la concentration du pouvoir autour de sa personne. En sage dirigeant il savait que la nature des choses ne permet pas de contenter tout le monde, ni tout le temps et qu'il fallait nécessairement combattre les intérêts opposés : « ... *il fit massacrer les éphores et tous ceux qui pourraient s'opposer, à son projet...* »³⁰. Ainsi fit Cléarque qui, devant choisir entre l'amour des « grands » et celui du peuple opta pour celui-ci non sans risque d'encourir cependant la haine des « grands ». Afin de se mettre à l'abri de toute crainte « *Il saisit une occasion favorable : il fit mettre en pièces tous les grands, pour la plus grande joie du populaire* »³¹ dont le vœu le plus exalté était d'assouvir la soif de vengeance sur « les grands ».

A ce niveau, le rapprochement entre le chapitre XVI des *Discours* et le chapitre IX du *Prince* est plus que tentant. Bien que dans les *Discorsi* il traite des républiques, il cesse un instant d'en discourir pour parler du Prince. Ce qui semble être une parenthèse, qui unit sinon répète les mêmes choses et qui laisse ainsi soupçonner le sérieux et la pertinence des propos. La thèse qui retient alors notre attention dans ces propos, c'est l'impossibilité pour le Prince de s'attribuer l'amour du peuple et le soutien des nobles. Cela vient de ce que la noblesse tient à dominer le peuple et celui-ci s'attache à sa liberté comme son plus précieux bien. A ces tendances que rien ne réunit, la conciliation est inconcevable. D'où il faut nécessairement s'allier avec les uns et s'opposer aux autres. Comprendre la logique des alliances est donc pour lui un principe salutaire et même vital. C'est faire preuve de sagesse, que de savoir qu'« *un Prince, avec un peuple hostile, ne peut jamais être en sûreté, pour être en grand nombre, des plus gros il se peut assurer, car ils sont peu.* »³² L'exemple du tyran d'Héraclée en est une parfaite illustration.

Machiavel passe ainsi pour être l'un des plus farouches partisans du régime présidentiel fort. L'instabilité de la cohabitation qu'un régime parlementaire fait naître, ainsi que la théorie d'un exécutif bicéphale sont disqualifiés dans leur principe même.

²⁹ Machiavel, *Discours*, I, chap. IX, p405

³⁰ Machiavel, op.cit. p407

³¹ Machiavel, *Discours*, oe. c. p425

³² Machiavel, *Prince*, oe. C. P318

C'est ici que les propos du Général De Gaulle trouvent leur véritable fondement :
« *l'épée est l'axe du monde et la grandeur ne se divise pas.* »³³

Au regard de cette analyse sélective de la violence politique nous serions amenés à penser que le moment de la fondation d'un Etat, est le moment des radicales mesures si l'auteur du *Prince* n'avait pas nuancé ses propos s'agissant des principautés héréditaires et ecclésiastiques. Ici, la violence n'est certes pas absente, mais son effectivité se fait moins sentir.

Considérant les principautés héréditaires, le Prince est dit « naturel ». La nature n'est pas ici considérée dans son mode de donation géophysique (*Phusis*) ni même en tant que paramètre théologique désignant la grâce providentielle. Le terme revêt ici, une connotation historique. C'est en fonction de la durée plus ou moins longue au sommet du pouvoir que le peuple s'habitue à l'asservissement comme dans un milieu naturel. Ce qui fait dire à Claude Lefort que : « *La permanence du dominant affaiblit la résistance des dominés de telle sorte que leur soumission s'obtient à moindre frais.* »³⁴

Voilà qui favorise ainsi une certaine stabilité intérieure. Mais cette stabilité doit être pensée comme la suite logique sinon chronologique d'une instabilité et d'une violence précédente et nécessaire. Quant aux principautés ecclésiastiques Machiavel semble leur ôter tout intérêt.

En effet, le programme machiavélien étant de décrire par quels moyens les principautés s'acquièrent, se gouvernent et se conservent, celles ecclésiastiques ne se souciant ni de gouvernement ni de défense, devraient en toute logique s'en démarquer. Et le Florentin de les y soustraire :

« *Mais comme elles sont gouvernées par raison supérieure à quoi l'esprit humain ne peut atteindre, je laisserai d'en parler ; car, étant élevées et maintenues par Dieu, ce serait un tour d'homme présomptueux et téméraire d'en discourir.* »³⁵

Le semblant de révérence qui se dégage de ces propos ne colore en réalité qu'une ironie méprisante mais prudente tout de même, par laquelle Machiavel nous invite au silence sur l'origine divine de ce type de pouvoir.

³³ DE GAULLE, *Vers l'armée de métier*. Cité par Mamoussé Diagne « La politique comme jeu d'échec » cours de philosophie de licence 2002

³⁴ Lefort, c. op. cit. p350

³⁵ Machiavel, *le Prince* in oe. C. p322

Cependant, si le silence est toujours débordant de sens, on peut aussi supposer qu'il s'agit d'une simple esquivé pour échapper au blâme que la description des actions du Pape Alexandre pourrait lui emmener. A propos du Pape voilà ce qu'il dit :

« Depuis parut Alexandre VI lequel, entre tous les Papes qui furent jamais, a bien montré comment un Pape pouvait par argument ou pas force faire valoir et fit, par le moyen du Duc de valentinois et à l'occasion de la descente des français en Italie, toutes les choses que j'ai dites en parlant des actions du Duc »³⁶.

Et cela, il le fit au profit de son fils et non de l'Eglise. Ce qui attire l'écoute ici, c'est ce qu'il dit en le taisant, c'est-à-dire les faits du Duc César Borgia lesquels peuvent se résumer en cruauté, hypocrisie et trahison, toutes ces choses que l'on attend le moins d'un homme qui parle au nom de Dieu. Cependant, notre surprise est atténuée par le rapprochement que Machiavel fait de Moïse et de Romulus au chapitre VI du Prince parlant des grands fondateurs. Si Moïse, malgré la politique de violence qu'il adopta, était au service de son précepteur, Dieu en l'occurrence, les cruautés de Romulus ainsi que la politique de force d'Alexandre VI ne devraient pas déplaire non plus à celui-ci.

Au demeurant, la fondation de l'Etat apparaît comme un moment critique au sens profond du terme, c'est-à-dire un moment où tout vacille sur ses bases. Mieux encore, c'est un moment où rien n'a encore de base solide. C'est donc à la rencontre du vide juridique et du vide politique que s'effectue la fondation l'Etat et c'est en ce sens que l'éloge que Lefort en fait trouve tout son sens.

« Sans doute la fondation de l'Etat est-elle l'entreprise la plus noble, la plus périlleuse et la plus glorieuse qui soit offerte à la réflexion du théoricien, puisqu'elle confère à un peuple son identité politique et qu'elle requiert du Prince qui s'y aventure la vertu la plus haute. »³⁷

De la vertu, voilà ce dont à besoin aussi celui qui, après avoir fondé l'Etat, décide de l'agrandir par la politique de conquête.

SECTION 2 : LA POLITIQUE DE CONQUETE

³⁶ Machiavel, *le Prince*, in oe. C. p323

³⁷ LEFORT, c. op – cit. p369

« En effet, toutes les fois que les hommes sont privés de combattre par nécessité, ils combattent par ambition. »³⁸ Le problème de la guerre est un facteur inhérent à la vie même des Etats. C'est peut être parce que c'est la vie même de ces Etats qui tient à cette belligérance qui s'impose alors comme la loi de la concurrence vitale. Le droit à la vie s'arrache au prix de cette confrontation armée dont l'enjeu se révèle être en définitive la conservation ou le contrôle de la suprématie.

A y regarder de près, la guerre par nécessité, précisément parce qu'elle est nécessaire semble réclamer une certaine légitimité là où la guerre par ambition, dans la mesure où elle témoigne d'une boulimie du pouvoir, devrait endosser tous les reproches. Cependant, puisque sur l'échiquier politique, il arrive que les pièces soient interchangeables au gré des circonstances et que bien et mal ne sont pas toujours clairement distincts, Machiavel semble trouver le moyen de récupérer positivement la guerre par ambition en en faisant simplement un facteur naturel : « *c'est chose certes fort ordinaire et selon nature que le désir de conquérir.* »³⁹

L'ordinaire, tout comme le naturel, a le privilège de jouir du bénéfice de l'habitude. En effet c'est parce qu'il relève de l'évidence que l'ordinaire, à l'image de l'habituel, impose l'acceptation sans questionnement, puisque ce qui va de soi relève du normal et absente tout regard critique à son endroit. C'est ainsi que le constat de Machiavel semble prendre la tournure d'une plaidoirie qui ne dit pas son nom. En faisant du désir de conquête une volonté de la nature, il disculpe le conquérant en en faisant simplement l'instrument du destin. De ce fait, si l'action réclame un quelconque coupable, ce serait plutôt à la nature de se poser comme le commanditaire d'un meurtre dont elle assume l'entière responsabilité sans en encaisser tout le profit.

L'autre coupable éventuel serait celui qui, ne le pouvant pas devenir, voudrait tout de même forcer le destin à le choisir. Mais plutôt que de croire à une ruse de la nature qui choisit son homme parmi les hommes, l'on est plutôt porté à soupçonner une ruse du politique qui consiste à s'effacer devant le blâme pour réapparaître devant la louange. D'ailleurs, la guerre par ambition, ne relève t-elle pas finalement de la nécessité ?

³⁸ Machiavel, *Discours*, oe. C. p461

³⁹ Machiavel, *Prince*, Oe. C. p297

La guerre par nécessité, nous dit Machiavel, répond à deux raisons : d'abord à une politique de désengorgement d'un Etat dont le territoire ne permet plus de contenir toute la population, par l'effet d'une croissance démographique irréversible.

Elle répond, en second lieu, à un principe de conservation, qui consiste à se défendre d'une attaque par les puissances étrangères. Ce qui du reste ne manque pas surtout s'il s'agit d'un Etat faible :

« ... une petite république ne pouvait pas se flatter de demeurer tranquille et de jouir paisiblement de sa liberté. En effet, si elle n'attaque pas ses voisines, elle sera attaquée par eux, et cette attaque, lui inspirera l'envie de conquérir et l'y forcera malgré elle. »⁴⁰

Ainsi l'instinct de prédation vient habiter des Etats dont l'intention au départ était seulement de vivre libre et tranquille.

Cependant, si la conquête consiste pour l'Etat qui en prend l'initiative, à s'étendre par l'incorporation en son sein des entités politiques les plus faibles, il y va de la vie des Etats faibles de savoir œuvrer pour leur puissance s'ils ne consentent pas à gommer leur existence de la carte politique mondiale. C'est dans cette optique que la guerre par ambition nous semble naître d'une nécessité, de la nécessité de se rendre assez puissant pour se conserver. C'est alors que de la société civilisée, l'Etat passe à la bête sauvage caractéristique de la jungle politique internationale, là où l'existence tient à la seule puissance. Les frontières s'avèrent être des lignes de démarcation provisoires passibles de modification selon l'ambition des puissances conquérantes. Elles ne caractérisent donc pas des délimitations de zones interdites mais plutôt l'enjeu d'un combat pour l'existence dans un espace plus que jamais convoité.

Toutefois, il faut souligner que notre intention ne se limite pas ici, à décrire des conflits armés et frontaliers. Il s'agit aussi de voir le profit qui pourrait naître du meurtre, et le prix du succès politique dans la conquête du pouvoir, tout comme dans la tentative de conservation post-conquête. La conquête n'est pas seulement le fait des Etats, elle est aussi le fait de simples particuliers qui aspirent à la condition suprême. C'est le cas du pronunciamiento qui témoigne soit d'une ambition démesurée soit du refus de demeurer dans la condition servile. C'est dans ce climat de convoitise permanente que l'on peut comprendre ces propos de Lefort :

⁴⁰ Machiavel, *Discours*, oe. C. p567

« *La politique est une forme de guerre, et sans doute n'est-ce pas un hasard si pour nous le faire entendre Machiavel, choisit d'abord de raisonner sur le cas de la prise du pouvoir par les armes.* »⁴¹

C'est le cas d'Agathocle de Sicile raconté par le Florentin. Celui-ci, d'homme privé et de basse condition, devint roi de Syracuse par la faveur des armes. Après avoir gravi les échelons de l'armée, ce qui fit de lui le capitaine des Syracusains, il décida de se porter à la tête de la monarchie et en toute réussite. Seulement, le bénéfice de ce privilège n'était pas sans condition. Il fallait éliminer ceux qui pouvaient constituer des obstacles à son ambition et c'est alors qu'il fit preuve d'une grande force d'esprit comme en atteste tous les grands hommes de l'histoire. En réunissant le peuple et le Sénat, il

« *fit mettre à mort tous les Sénateurs et les plus riches du peuple, lesquels étant tués, il occupe et tient par force le royaume sans aucun débat entre les citoyens.* »⁴²

Ainsi furent sacrifiés ceux qui n'avaient d'autre tort que d'avoir occupé les mauvaises positions au mauvais moment.

On pourrait croire en ceci qu'il n'y a pas de victime innocente en politique. Il serait certes préférable d'accéder au trône sans violence aucune ou peu pour nous accabler, comme dans les principautés héréditaires ou civiles où c'est par la faveur des citoyens que l'on accède à la magistrature suprême, là est l'excellence et la vertu selon Machiavel, puisqu'on peut se garder des reproches d'une bestiale cruauté. Cependant, le phénomène politique n'est pas malléable de bout en bout, selon nos préférences et Machiavel le sait, il est aussi lié à des lignes de forces parfois même aveugles et obscures qui semblent agir contre notre volonté et qui fonctionnent comme un inconscient historique indécélable.

L'homme politique prudent est celui qui sait que la nature n'est pas aussi généreuse qu'elle ne paraît l'être, et qu'il va falloir lui arracher de force ce qu'elle refuse de lui donner de son gré. Ainsi, Oliverotto de Fermo n'aurait jamais pu devenir Seigneur de Fermo si, par scrupule il avait refusé d'effectuer certains sacrifices dont le meurtre de son oncle adoptif. En fin stratège, il jugeait que la politique n'admet pas les demi-mesures, on doit être servi ou entrer dans les services d'un tiers et en accepter tous

⁴¹Lefort, c. op-cit. p353

⁴² Machiavel, *le Prince* in oe. C, p 313 -314

les revers. Mais puisque la servitude est inconcevable pour un esprit épris de liberté, il donna ordre à ses soldats « *qui mirent à mort l'oncle et tous les autres* »⁴³ qui lui pouvaient nuire et de quelque façon que ce soit. Cela atteste que la prise du pouvoir est une fin et que le crime en politique n'est qu'un moyen parmi tant d'autres. La réussite politique quant à elle, n'est autre chose que l'adéquation des moyens avec les circonstances.

Toutefois, refuser le moyen sans renoncer à la fin, suppose un esprit attentiste et patient qui puisse temporiser et attendre un retournement de situation par la faveur du temps qui peut appeler l'utilisation d'autres moyens plus cléments mais non moins adaptés aux circonstances.

Machiavel a heureusement souligné le caractère capricieux du temps qui peut tout aussi emmener avec lui, le bien comme le mal. Ce serait alors très risqué de fonder son entreprise sur le socle de l'incertain. Toutefois si la conquête du pouvoir exige quelques scélératesses, et non des moindres, la tentative de stabilisation et de maintien de l'ordre qui suit une conquête ne manque pas de charme dans ce contexte de violence : « *Un Prince étranger n'impose son autorité que par la violence et suscite nécessairement la haine.* »⁴⁴ Par la conquête du pouvoir le Prince nouveau ne peut s'empêcher de se faire des ennemis aussi bien de ceux qui l'ont aidé à s'imposer et qu'il ne peut contenter en tout ni tout le temps, mais aussi de ceux qu'il lèse par l'instauration d'un ordre nouveau qui leur ôte tout privilège acquis sous l'ancien régime. Ainsi il lui faut apprendre à se préserver de ces ennemis et le plus souvent par cruauté.

C'est pourquoi « *entre tous les Princes, c'est au prince nouveau qu'il est plus impossible d'éviter le nom de cruel.* »⁴⁵ La politique de préservation réussit toujours s'il fait en sorte que les nouveaux rapports de force qu'il a créé lui soient favorables aussi bien à l'intérieur qu'à l'extérieur de l'Etat. Cependant, le contrôle de ces rapports de force risque d'échapper totalement à son emprise s'il ne se pose pas comme le pivot de l'équilibre universel autour duquel se positionneraient les autres Etats. Ainsi, il lui faut s'ingénier à affaiblir les forts et à protéger les faibles, ceci aussi bien au dedans qu'au dehors.

De ce fait, il pourra se gagner les faibles par amour en ce qu'ils trouveront refuge auprès de lui. Quant aux forts il s'en préservera par la crainte, qu'il leur inspirera

⁴³ Machiavel, op. Cit. p315

⁴⁴ Lefort, op-cit. p355

⁴⁵ Machiavel, *le Prince*, Oe. C. p338

par la menace permanente de les anéantir. Par cette mesure, il se fait le seul maître du jeu et disposera ainsi à lui seul du pouvoir discrétionnaire de faire et de défaire au gré de ses intérêts.

Aussi, faut-il comprendre que si la politique est une forme de guerre, la politique de conquête est l'expression la plus raffinée de sa désignation. La guerre, sous quelques formes qu'on la comprenne, sous entend l'idée d'un combat. Mais puisque dans tout combat sérieusement mené, la stratégie opérationnelle est fonction des circonstances géopolitiques, il est important pour le conquérant de connaître les différentes formes d'Etat auxquelles il peut être confronté et dans chacun des cas, les mesures à prendre, ce à quoi répond le chapitre I du *Prince*. Cependant, Machiavel juge nécessaire d'y introduire une donnée supplémentaire en spécifiant le régime politique des pays conquis afin de déterminer à chaque circonstance les mesures idoines. C'est ainsi qu'il se permet de distinguer dans ce qu'il appelle les principautés mixtes, c'est-à-dire les Etats qui, à l'issue d'une conquête viennent se greffer à l'Etat du conquérant, un Etat où, un seul, le Prince est libre et tous les autres sont ses sujets. Il y a ensuite ce qu'on pourrait appeler la monarchie de type féodal⁴⁶ où, seuls quelques uns sont libres, il s'agit du roi et de ceux que Machiavel appelle les gentilshommes qui se partagent ainsi le pouvoir. Enfin il y a l'Etat où tous les hommes sont libres, ce qu'on pourrait appeler de nos jours l'Etat démocratique où la seule autorité transcendante est celle de la loi.

Cette classification des régimes selon Machiavel ne conduit pas à un jugement sur le meilleur type de gouvernement comme on pourrait s'y attendre à l'instar de la philosophie politique classique, mais elle devrait plutôt déboucher sur une meilleure prise en compte des moyens de domination, de leur maîtrise et de leur conservation. On serait tenté de dire que la philosophie machiavélique, si l'on peut concevoir une philosophie chez le Florentin, se présente comme une philosophie du pragmatisme et de l'efficacité.

Considérant le cas de l'Etat où régnait antérieurement une lignée princière sous le modèle de la monarchie de type oriental où seul le Prince est libre, il faut au conquérant qu'il sache s'il est de la même nation et de la même langue. Dans le cas échéant, une vertu ordinaire suffit pour y régner après l'avoir conquis, il suffit d'éteindre

⁴⁶ *Le Prince*, texte intégral et commentaire de C. Roux-Lanier, Coll. « Univers des lettres Bordas » p129

la lignée du Prince⁴⁷ et pour le reste ne pas apporter de modification sur les taxes et les impôts.

Ici les propos de Machiavel frôlent sans doute le cynisme et l'on s'en rend compte si l'on mesure bien la radicalité de cette recommandation. On voit, par expérience, une prise de pouvoir par la force s'accompagner de l'exil de la famille du Prince déchu, mais il faut admettre que ce n'est là que différer sa chute pour le Prince régnant. En effet, l'humiliation étant très forte, il lui faudrait éteindre parallèlement toutes les velléités de contestation s'il ne veut pas inscrire sa propre perte sur les tableaux de l'histoire. Ainsi le plus sûr moyen d'éviter un tel désagrément est de tuer tout simplement le Prince et ses descendants. Un exilé peut toujours resurgir alors qu'un mort est définitivement effacé et quant aux possibilités de vengeance elles sont presque nulles, : « *Le tort qui se fait à l'homme doit être fait tel qu'on n'en craigne point la vengeance.* »⁴⁸

Cette sagesse politique participe de la politique de prévention et d'anticipation qui fait la particularité du maître du jeu. Le peuple, habitué à la servitude, trouvera sans doute moins de raison de s'affranchir malgré tout de leur Prince. Cependant, l'efficacité pratique d'une telle solution théorique, ne peut être programmée que pour un tel type d'Etat. Mais lorsqu'il s'agit d'introduire une république dans un pays où règnent des gentilshommes, il y a là de la difficulté. L'essence de la république est d'instaurer l'égalité entre tous les sujets aussi bien en droit qu'en fait. Cette spécificité de la république s'inscrit aux antipodes du règne des gentilshommes qui ne s'effectue que sur un Etat corrompu par l'inégalité et le favoritisme.

Cependant, puisque l'autorité du Prince ne doit souffrir d'aucun partage ni d'aucune rivalité, l'homme d'Etat républicain doit en toute froideur éliminer ces « ennemis naturels de toute police raisonnable » ainsi que Machiavel le fait savoir : « *Quiconque veut établir une république dans un pays où il y a beaucoup de gentilshommes ne peut y réussir sans les éteindre tous.* »⁴⁹

Cette évolution en crescendo de la violence qui passe de la lignée du Prince aux gentilshommes trouve son comble dans l'Etat ou la Province qui, antérieurement à la conquête, vivait sous ses propres lois. Selon Machiavel, le plus sage moyen pour le garder est de le détruire entièrement et comme illustration à sa thèse il en veut pour

⁴⁷ Machiavel, *le Prince*, oe. C. 292

⁴⁸ Machiavel, op. Cit. p294

⁴⁹ Machiavel, *Discours*, p498

preuve l'exemple des Romains qui, pour lui constituent son modèle de référence en matière politique.

Cette hypothèse présente certes d'autres alternatives, mais celles-ci ne fonctionnent que comme des palliatifs à défaut du moyen le plus cruel mais aussi le plus sûr, ainsi qu'en atteste le chapitre V du Prince

« Car à la vérité il n' y a point de plus sûre manière pour jouir d'une Province que de la mettre en ruines. Et qui devient Seigneur d'une cité accoutumée à vivre libre et ne la détruit point, qu'il s'attende d'être détruit par elle, ... »⁵⁰

La politique de conquête se révèle comme une politique de puissance dont la juste mesure ne s'inscrit que dans l'excès. Le crime en politique est un instrument et un instrument n'est ni moral ni immoral, il est efficace ou pas du tout. Mais de quels instruments le Prince dispose t-il pour se conserver dans un monde régi par la *libido dominandi*⁵¹

Chapitre B : LA CONSERVATION DU POUVOIR

Il est bien nécessaire d'avoir en tête que l'analyse que nous nous proposons de la théorie politique machiavélique s'est voulue une suite logique qui prend en charge la nécessité de la violence depuis la prise du pouvoir jusqu'à son implantation définitive, ainsi que les modes de déploiement qu'elle requiert par la suite.

C'est ainsi qu'après avoir traité de l'acquisition du pouvoir, nous nous intéresserons ici aux moyens de conservation dont dispose le Prince. Cependant, les menaces d'agressions permanentes qui planent sur les Etats, telle l'épée de Damoclès, nous laissent présager que la préservation du pouvoir n'est pas de tout repos. Force est de constater tout de même que la violence qui accompagne la prise du pouvoir s'effrite avec le temps au fur et à mesure que celui-ci s'installe. L'action du Prince obéit alors à une certaine duplicité : « elle va dans le sens de la plus grande et dans le sens de la moindre violence »⁵². Autrement dit, le passage de l'acquisition à la conservation du pouvoir, se traduit par la réduction d'une force matérielle mise à l'épreuve, à la simple puissance armée. La conservation revient, en dernière instance, à un simple programme

⁵⁰ Machiavel, *le Prince* p302

⁵¹ ZARKA, Yves Charles, op. cit. , p144 souligné par l'auteur

⁵² LEFORT, C. op.cit. p 353

de défense aussi bien contre les agressions extérieures que contre les ennemis de l'intérieur.

C'est cette dualité des dispositions défensives que Machiavel nous rapporte au chapitre XVIII du *Prince* :

*« Il faut donc savoir qu'il y a deux manières de combattre, l'une par les lois, l'autre par la force : la première sorte est propre aux hommes, la seconde propre aux bêtes ; mais comme la première bien souvent ne suffit pas, il faut recourir à la seconde ».*⁵³

Cette dualité des fondements logistiques correspond à la catégorisation des natures que nous avons énoncées ci-dessus à savoir l'homme civilisé à l'intérieur de l'Etat et la bête politique (Etat) de la jungle internationale. Par conséquent, la défense contre les invasions extérieures obéit à la force et celle de l'intérieur aux lois. D'où il est nécessaire au Prince de disposer d'une puissance armée et de disposer l'Etat de bonnes lois et institutions. Mais puisque celle-ci sont insuffisantes à elles seules et qu'elles appellent à la force comme complément, nous pouvons réduire les moyens à un principe unitaire : l'arme, qui se déploie de deux manières : en puissance protectrice et en législateur.

SECTION 1 : LA MILICE PROPRE : UN PARI CALCULE

Tout pari calculé à l'avance est un pari gagnant a priori et donc la mise consentie n'est, en réalité, qu'un simple investissement. Jean Giono atteste : *« Machiavel fait le catalogue des certitudes ... il lui faut ce qui arrive dix fois sur dix, cent fois sur cent, mille fois sur mille »*⁵⁴.

Grâce à l'épreuve du calcul, Machiavel inscrit dans les pages de l'incertain la possibilité d'une certitude programmée. Ainsi, il fait de la précision la condition rigoureuse du jeu politique. Le Prince n'est le joueur absolu que parce qu'il consent la mise absolue, le tout pour le tout. En d'autres termes, la milice propre n'est un investissement total que parce qu'elle est le gage de toute sécurité étatique puisque

« Sans l'appui de ces armes, la meilleure police s'écroule bien vite, ni plus ni moins que feraient les logements d'un superbe et royal palais, tout orné fut-il de

⁵³ MACHIAVEL, *Le Prince*, op.cit.p 341

⁵⁴ MACHIAVEL, op. cit, Introduction, p XIII.

gemme et d'or, s'il n'était pas couvert de quelque chose qui le défendît de la pluie»⁵⁵.

Cependant si Machiavel, pour invoquer le problème de la défense, parle des armes plutôt que de la milice propre précisément, c'est qu'en réalité l'exercice des armes n'est pas le monopole de la milice propre. Elle est aussi le fait des armées mercenaires et de celles mixtes ou auxiliaires. Notre pari porté alors sur la milice nationale pourrait être considéré comme purement hasardeux et même totalement arbitraire sauf, bien sûr, si l'on soupçonne l'existence d'un calcul délibérément intégré dans ce pari.

Il faut remarquer qu'à l'école machiavélienne les soldats mercenaires et auxiliaires n'ont jamais eu bonne presse.

S'agissant des mercenaires, ce sont des troupes armées dont la profession est d'exercer la guerre pour le compte d'autrui et qui espèrent en contre partie une paie. Machiavel nous dit qu'« *Elles sont désunies, ambitieuses, sans discipline, déloyales, braves chez les amis, lâches devant l'ennemi, elles n'ont point de crainte de Dieu ni de foi avec les hommes* »⁵⁶,

blâmables à tous égards. Ces préjugés défavorables à l'endroit des soldats mercenaires ne sont pas tout de même infondés. A la limite même, ce ne sont pas des préjugés mais plutôt des jugements *a posteriori* fondés sur l'expérience historique que Machiavel a de la société italienne depuis des âges bien reculés, soit comme témoin des faits soit en tant que lecteur des anciens. C'est cette position historiciste qui l'amène à affirmer que le morcellement de l'Italie est dû à cette sorte d'armée.

Cependant, le Florentin ne se suffit pas de l'autorité de l'histoire pour avancer de tels propos. Il se veut conforme à la rigueur scientifique, il cherche à les démontrer : « *Je veux plutôt montrer quels malheurs viennent de cet espèce de soldats* »⁵⁷. La démonstration que Machiavel se propose de faire, vise à montrer que la guerre faite profession est une duperie de pure espèce.

En effet, le salaire constitue un moyen de subsistance alors que le soldat n'est pas préposé au métier des armes pour subsister mais pour cautionner sa vie au service d'une cause. Ainsi, celui qui se fait payer pour faire la guerre trouve moins de raison de se faire tuer.

⁵⁵ MACHIAVEL, *Art de la guerre*, in oe. c., préface p.723

⁵⁶ MACHIAVEL, *Le Prince*, in oe. c., Chap. XII, P325

⁵⁷ MACHIAVEL, *Le Prince*, p 325

« La cause de cela est qu'ils n'ont autre amour, ni autre occasion qui les tienne au camp qu'un peu de gages, ce qui n'est pas suffisant à faire qu'ils veuillent mourir pour toi »⁵⁸.

C'est donc pour toutes ces raisons que Machiavel pense que ce type de soldats ne peut entraîner que malheurs, dommages et ruine.

Par ailleurs, le Prince qui place sa confiance dans une armée mercenaire doit aussi paradoxalement, la redouter pour deux raisons :

D'abord si elle a un bon capitaine, le Prince doit en craindre l'ambition et si elle n'en a pas elle lui est inutile et même nuisible, puisqu'elle ne fait qu'accélérer sa perte. Est aussi cause de sa perte, les armées dites auxiliaires : « J'appelle ainsi celles qui sont envoyées à votre secours par un voisin, mais dont le commandement reste à ses capitaines et la solde à sa charge »⁵⁹.

Machiavel redoute davantage ces sortes d'armées que celles mercenaires. La différence étant que l'armée auxiliaire est plus organisée plus disciplinée et reste sous le commandement d'un Etat étranger. Ainsi au lieu d'en admirer les remarquables qualités, on doit plutôt en craindre les dangers :

« Cette sorte d'armées peut bien être bonne et profitable pour elle même, mais de ceux qui y font appel, elle est presque toujours dommageable. Car si on perd on reste battu, et si on gagne, on demeure leur prisonnier »⁶⁰.

Le Prince qui en appelle à de telles troupes ne peut espérer que leur mépris puisque sans elles, il ne croit pas vaincre. C'est la surestimation de l'autre et la sous-estimation de soi-même qui dénature la relation du partenariat, pour en faire un simple rapport de domination et de servitude. Et si tant est qu'il soit ambitieux, l'Etat qui les envoie peut sans grande difficulté annexer le territoire où ses troupes se trouvent convoquées.

A ceux-là que l'on ne contente ni par argent, ni par honneur, ce serait simple naïveté pour le Prince que d'espérer qu'ils se sacrifient pour une cause qui ne les lie nullement. C'est pourquoi

« Un Prince sage évite de telles armes et se fonde sur les siennes propres, et veut plutôt perdre avec les siennes que de gagner avec les étrangères, estimant la victoire n'être point vraie qui est acquise par la force d'autrui »⁶¹.

⁵⁸ MACHIAVEL, *Le Prince* in oe. c. , chap.XII, p325

⁵⁹ MACHIAVEL, *Discours*, Livre II, chap.XX p 570

⁶⁰ MACHIAVEL, *Prince*, p329

A y regarder de près, la typologie machiavélienne des armées est une méthode qui sanctionne et sélectionne par la même occasion. En effet, ni les soldats mercenaires ni même ceux auxiliaires ne sont utiles. Par conséquent, c'est de parier sur le couplé perdant que de parier sur elles puisqu'avec ces armées, même la victoire reste périlleuse. C'est la sanction de ces deux types d'armée qui sélectionne par la même occasion la troisième c'est-à-dire la milice propre « *Je me borne à dire que tout Etat doit tirer ses troupes de son pays, qu'il soit froid, chaud ou tempéré peu importe* »⁶².

De là vient l'essence de la milice nationale. On entend par là les troupes formées par le Prince lui-même et qui obéissent à son commandement. Et, si c'est une qualité de n'avoir pas le défaut des autres, avoir des qualités que les autres n'ont pas relève du talent. La milice propre non seulement n'a pas le défaut des autres, mais présente en plus de réels avantages. D'abord parce qu'elle est plus fidèle et machiavel le sait : « *A qui en effet la patrie peut-elle demander plus de fidélité qu'à l'homme qui a juré de mourir pour elle ?* »⁶³. La fidélité apparaît alors comme le véritable lien qui unit le soldat à la nation qu'il est sensé défendre. Non seulement la patrie crée son attachement sociale mais aussi le principe de son identité et de sa reconnaissance territoriale. C'est pourquoi, au-delà de la défense de sa patrie, le soldat défend ses propres intérêts et à sa propre appartenance sociale. C'est ainsi que Machiavel en appelle à la culture du patriotisme en aimant sa patrie plus que son âme. C'est au nom de ce patriotisme dont fait preuve la milice propre que Machiavel accepte de miser sur elle :

« *Un Etat ne peut fonder pour sa sécurité que sur ses propres armées, que ses armées ne peuvent bien être organisées que par le mode des milices, qu'il n'y a enfin que ce moyen d'établir une armée dans un pays et de la former à la discipline militaire* »⁶⁴.

Ce qui est en jeu dans ce pari, c'est bien la sécurité du Prince et celui de ses sujets. Cette tâche est exclusivement reconnue à l'organisation militaire obéissant au commandement de l'Etat. En d'autres termes, l'exercice de la guerre doit être le monopole de l'Etat et non des particuliers :

⁶¹ MACHIAVEL, *Prince*, p330

⁶² MACHIAVEL, *Art de la guerre*, p739

⁶³ MACHIAVEL, *Art de la guerre*, préface, p723

⁶⁴ MACHIAVEL, *op. cit.* p745

« *La guerre faite comme métier ne peut être honnêtement exercée par des particuliers, dans aucun temps, la guerre doit être seulement le métier des gouvernements, républiques ou royaumes* ». ⁶⁵

En cela on remarque, une fois de plus, le danger de faire de la guerre un métier à l'image des mercenaires qui, à défaut de gagner autrement leur pain en temps de paix trouvent encore plus de raisons de prolonger la guerre ou de la travestir en sorte de pillage avec son cortège de crime. La notion de crime de guerre, conventionnellement admise dans la charte des Nations Unies, doit beaucoup à Machiavel, au moins sur ce point. Il comprend ainsi que le fait de tuer n'a pas toujours la même portée politique. D'où le crime légalement autorisé par l'Etat en situation de conflit et le crime des particuliers qui vivent de la guerre. C'est pourquoi, l'exercice de la guerre doit être régulé par l'Etat :

« *Un Etat bien réglé ne doit donc faire la guerre que par nécessité ou pour la gloire, ou borner la profession à un service public et, en temps de paix, à un simple exercice* » ⁶⁶.

La question de la subsistance d'un soldat pendant l'après guerre, se pose inévitablement. Il faut tout de même qu'ils vivent et s'entretiennent pour être en mesure de servir. Le Florentin recommande qu'on les paye mais seulement lorsqu'on les envoie en guerre. Toutefois, le discours qu'il tient sur l'art de la guerre, ne peut être en vérité que circonstanciel. Les stratégies et organisations militaires étant évolutives au gré des progrès technologiques, ces réflexions à propos de l'organisation et de la discipline militaire seront sans doute frappées de caducité de nos jours. S'il se permet d'écrire sur la guerre, c'est probablement pour la raison que voici :

« *La guerre étant un phénomène universel...il nous paraît légitime de vouloir rassembler toutes sortes d'observations pour dégager, à l'examen des succès et des erreurs, les principes de la stratégie des acteurs, quitte à les rendre relatifs à l'état des techniques utilisées en diverses époques et à la nature des combattants impliqués dans le conflit* » ⁶⁷.

C'est la compréhension que Lefort en a et peut être est-elle celle qui nous paraît la mieux justifiée. L'acquittement des primes de mission répond certes à cette thèse

⁶⁵ MACHIAVEL, *Art de la guerre*, p731

⁶⁶ MACHIAVEL, op. cit p734

⁶⁷ LEFORT, C. op. cit. P547

machiavélique qui veut que l'on rémunère les soldats au retour d'une expédition, mais l'impossibilité à payer la milice en permanence est aujourd'hui démentie par la concentration des soldats dans les réserves et casernes et qui reçoivent des allocations.

C'est une caractéristique des institutions vicieuses, selon Machiavel, mais nous pensons que cette forme d'organisation obéit à des raisons toutes autres. En effet, du moment où l'attaque par surprise est l'une des ruses qu'il recommande aux armées, c'est faire preuve de sagesse et de prudence que de tenir son armée toujours sur le qui vive, prête à se défendre. Et c'est là un besoin auquel ne peut répondre l'armée qui, après la guerre libère les soldats et en fait de simples civils ou même l'armée mercenaire. Néanmoins les idées concernant le service militaire garde toute leur pertinence.

Par ailleurs, et c'est peut être là le paradoxe que bien des commentateurs tentent de déceler entre les propos tenus dans les discours et ceux qui se trouvent dans le Prince, il y a comme une discordance entre les deux écrits. En effet, le langage de Machiavel dans le Prince est tout autre. Si ce n'est pas la guerre, ce sont des exercices militaires qu'il recommande au Prince :

« Un Prince donc, ne doit avoir autre objet ni autre penser, ni prendre autre matière à cœur que l'organisation et disciplines militaires, car c'est le seul art qui appartienne à ceux qui commandent,... »⁶⁸.

S'il est vrai que c'est à l'œuvre qu'on reconnaît l'artisan, l'art de la guerre est caractéristique du Prince. Par la même occasion qu'il discrédite le métier de la guerre par le particulier le Florentin le recommande fortement au Prince. C'est dire que le Prince n'est pas un particulier quelconque, c'est l'Etat lui-même. A travers la personne du Prince, c'est l'institution elle-même qu'il s'agit de concevoir. Jouant sur la logique du pari et sur la dualité du gain et de la perte, Machiavel écrit :

« Or la principale chose qui te les peut faire perdre, c'est –à dire les Etats, c'est ne tenir compte de cet art, et la cause qui t'en fera gagner d'autres, c'est d'en faire métier. »⁶⁹

Cela participe d'une politique de prévision sinon d'un calcul qui tend à amoindrir les risques d'échec dans un contexte de lutte permanente qui n'épargne aucun Etat et qui peut survenir à tout moment.

⁶⁸ MACHIAVEL, *Le Prince*, p332

⁶⁹ ibidem

La guerre faite métier par un Prince, permet d'habituer son âme à la rudesse des épreuves, mais aussi lui permet une meilleure connaissance de la géographie de son pays. C'est ce qui lui permet de renforcer ses compétences et d'être toujours sur le pied de guerre.

La maîtrise du jeu est fonction de la maîtrise des combinaisons gagnantes, par conséquent le Prince doit avoir une meilleure appréciation des données géopolitiques pour espérer en tirer un meilleur profit car « *on ne doit point hasarder toute sa fortune sans mettre en jeu toutes ses forces* ». ⁷⁰ Il faut comprendre par là ses forces propres.

En définitive, les actions du Prince ne doivent pas subir une quelconque influence de l'opinion ou même émaner de son seul vouloir. Il doit procéder à une évaluation sérieuse des possibilités de succès avant toute entreprise. Ce n'est que sous ce rapport, et sous ce rapport seulement que le choix d'une armée nationale au détriment de celles mercenaires et auxiliaires peut être profitable. Ainsi, le pari sur la milice propre ne se présente plus comme une mise sur des combinaisons probables mais sur le résultat lui même. En rétrécissant la marge d'erreurs jusqu'à ses extrêmes limites, l'évacuation des combinaisons perdantes ne laisse plus qu'une seule possibilité : le choix du résultat calculé et anticipé : « *Seules sont bonnes, sont certaines, sont durables ces défenses qui dépendent proprement de toi et de ta valeur* » ⁷¹. C'est en ce sens que la milice propre est le pari gagnant, et miser sur le pari gagnant, c'est anticiper sur le résultat du pari.

SECTION 2 : DE L'ARME COMME LEGISLATEUR

Il nous semble nécessaire de nous expliquer à propos du titre ainsi donné à cette partie. En effet, laissé comme tel, il peut paraître énigmatique et par conséquent porter à équivoque. Dans le but de lever toute ambiguïté, nous allons d'abord exposer la compréhension que nous en avons. On pourrait comprendre par « l'arme comme législateur » que c'est la force qui fait loi et réduire ainsi le droit au droit du plus fort. Ce n'est pas de cela qu'il s'agit ici, à moins d'admettre dans ce cas que le plus fort n'est autre que l'Etat qui impose sa domination au peuple.

⁷⁰ MACHIAVEL, *Discours*, Livre I, chap.XXIII, p43

⁷¹ MACHIAVEL, *Prince*, p364

Mais plus précisément, notre intention est de montrer que les lois ne sont observables que si elles sont sous-tendues par une force coercitive. Les assises du pouvoir dont parle Machiavel au chapitre XII du Prince le montre très clairement :

« Il faut qu'un Prince soit solidement assis, autrement il croulera. Les principaux fondements qu'aient tous les Etats, aussi bien les nouveaux que les anciens et les mixtes, sont les bonnes lois et bonnes armes. Et comme il n'est possible d'avoir de bonnes lois là où les forces ne valent rien, et que si les armes sont bonnes, il est aussi bien raisonnable que les lois y soient bonnes, je laisserai de parler des lois et traiterai des armes. »⁷²

C'est dans cette perspective où la validité des lois est commandée par le soutien des armes que s'inscrit notre problématique. C'est aussi ce qui nous permet de penser la dualité des fondements du pouvoir sous l'angle de la réduction à un principe unitaire : les armes.

A partir du moment où Machiavel fait des armes le soubassement matériel duquel découle l'opérationnalité des lois, la force s'impose comme le fondement principal de la conservation du pouvoir. La question qu'on est en droit de se poser alors est de savoir pourquoi les lois s'il ne faut en définitive que la force ?

C'est Yves Charles Zarka qui nous en donnera la réponse : *« Il n'y a d'Etat que lorsque l'usage de la puissance ou de la force est enveloppé dans un procès de légitimation »⁷³*. C'est effectivement ce procès de légitimation que tente de prendre en charge la législation. En effet, celle-ci, la législation, est dans la perspective rousseauiste du contrat, l'institution de l'homme en tant que sujet politique. Par conséquent chacun obéissant à la loi n'obéit qu'à lui-même, d'où la légitimité de la loi. C'est cette légitimation de la loi qui conditionne subséquemment la légitimité de la sanction qui l'accompagne. Ce qui nous fait penser que chez le Florentin la loi n'est qu'un artifice pour colorer l'usage obligatoire de la force sans laquelle le Prince signe sa propre perte, mais aussi ce qui tend à gommer les traces d'une violence originelle :

« Cela se comprend du point de vue même de ceux qui s'établissent par la force et qui ont tout intérêt à faire oublier la violence originelle sous le masque irénique du droit ».⁷⁴

⁷² MACHIAVEL, *Le Prince*, p 324

⁷³ ZARKA, Yves Charles, *Hobbes et la pensée politique moderne*, coll. « Essai », PUF, 1995 p.229

⁷⁴ SPECTOR, C., *op.cit.* p 17

Par ailleurs l'établissement de la loi obéit certainement à une mission autre que celle d'un masquage d'une autorité tyrannique. La loi répond à la nécessité de restaurer les mœurs républicaines. C'est admettre en même temps l'absence de telles mœurs en lieu et place de quoi se tient la perversion humaine. En effet,

« *Quiconque veut fonder un Etat et lui donner des lois doit supposer d'avance les hommes méchants et toujours prêt à montrer leur méchanceté toutes les fois qu'ils en trouveront l'occasion*⁷⁵ ».

C'est sur ce pessimisme anthropologique que Machiavel fonde la nécessité de la loi. Ainsi, tout pouvoir qui tient à sa conservation, ne peut y parvenir aisément s'il ne trouve pas les moyens pour contenir ou convertir cette méchanceté des hommes.

Cependant il n'est pas indifférent de savoir que cette méchanceté supposée des hommes n'est pas, chez l'auteur du Prince, caractéristique d'une époque pré civilisé ou l'homme vivrait à l'état de nature comme on le trouve chez Rousseau ou Hobbes. Cette hypothèse de travail, n'est pas nécessaire chez lui puisque l'avènement de l'Etat ne détermine pas la fin de cette corruption des mœurs et le début d'un « âge d'or ». Les lois qu'il préconise sont belles et bien des lois civiles, ce qui suppose que c'est dans la société organisée que le désordre ne manque pas. Tout le mérite de la loi repose alors sur la restauration et le maintien de l'ordre ; « *les lois font les gens de bien. La où le bien vient à régner naturellement sans loi, on peut se passer de loi...*⁷⁶ ».

L'affirmation de la loi est donc ce qui nie également l'existence naturelle de ce bien. Le règne de la loi est donc celui de la nécessité, c'est-à-dire de ce qui, à son absence, produit l'effet inverse de ce qu'il aurait produit par sa présence. C'est ce qui a fait dire à Valadier que : « *Ce qui est vrai de « quiconque n'est pas retenu par le frein des lois » ne l'est plus sous le règne de la loi*⁷⁷ ». On comprend alors qu'en dehors de la législation la cupidité de l'homme est poussée jusque dans ses extrêmes limites, qu'elle ignore la propriété et expose les hommes à toutes les querelles de convoitise. C'est donc dans le but d'éviter de tels désagréments que les hommes se sont résolus à ne vivre que sous que sous le joug de la loi et d'ordonner des sanctions pour qui se refuserait à la soumission.

⁷⁵ MACHIAVEL, *Discours*, oe. c. p388 - 389

⁷⁶ MACHIAVEL, *Discours*, p 388 – 389

⁷⁷ VALADIER, P.,op .cit. p 89

En effet, la loi bien qu'elle soit pourvue d'une autorité reconnue par tous n'est pourtant pas infaillible. Surtout lorsqu'un peuple a les mœurs mauvaises « *s'il les a mauvaises- écrit Rousseau- il saura tourner les plus sages lois, le mal est humain* »⁷⁸. C'est ce principe qui détermine le besoin de coercition qui s'articule à la loi. Les hommes, on le sait, ne se maintiennent droit que par la crainte du châtement .C'est pourquoi l'arme doit toujours être prête à servir l'autorité de la loi, à en imposer le respect :

*« Ce trait peint on ne peut pas mieux le caractère de la multitude : souvent elle est audacieuse en propos contre la décision de ses princes, mais le châtement est-il en face, il se défient mutuellement les uns les autres et ils courent obéir à qui mieux mieux »*⁷⁹.

Si les hommes n'obéissent à la loi que lorsqu'ils sentent l'imminence de la sanction l'arme devient incontestablement le législateur. Les hommes obéissent plutôt par la crainte du danger que par une bonne moralité inconditionnée.

« C'est une preuve de ce que nous avons avancé : que les hommes ne font le bien que forcement mais des qu'ils ont le choix et la liberté de commettre le mal avec impunité, ils ne manquent de porter partout la turbulence et le désordre ».⁸⁰

Celui-ci c'est à dire le désordre, est un facteur indissociable de la vie en société. C'est ce qui fait le caractère historique de la loi qui en naît d'une certaine manière. La loi , selon Machiavel est la résultante du désordre produit par un certain antagonisme social entre ceux qu'il appelle les « grands » ou la noblesse et le peuple lui-même. Il peint ainsi la liberté sur la toile de fond du conflit social qui se révèle alors comme le mal nécessaire :

« Dans toute république, il y a deux parties celui des grands et celui du peuple ; et toute les lois favorables à la liberté ne naissent que de leur opposition ».⁸¹

La conservation du pouvoir politique revient alors à la gestion de ces humeurs que beaucoup condamnent sans pour autant en mesurer tout le bénéfice. A y regarder de près, il y a comme une circularité dans le rapport que la loi entretient avec cette violence sociale. En effet, la loi est le fruit de cette querelle contingente à la société qu'elle tente

⁷⁸ ROUSSEAU, J.J, *Discours sur l'origine de l'inégalité* par J. Claude Querin , librairie Larousse Paris,1972,p24

⁷⁹ MACHIAVEL, *Discours*, p500

⁸⁰ MACHIAVEL, *Discours*, p389

⁸¹ MACHIAVEL, *Discours* p 390

par un effet rétroactif de réguler .C'est du moins la compréhension qu'en a Thomas Berns lorsqu'il déclare que

« Machiavel expose la relation circulaire et non dialectisable qui unit la loi à l'histoire, c'est-à-dire aux dissensions politiques internes à un Etat, dissensions que la loi elle même doit modeler pour pouvoir en être issue ». ⁸²

En réalité la stabilité de la république dépend largement de ces agitations qui se posent comme les voies respiratoires de la société. La sagesse du politique consiste donc à provoquer ces agitations publiques et d'en faire un exutoire des mauvaises humeurs lesquelles, sans cette possibilité, pourraient bien lui coûter son prestige :

« Si ces haines ne trouvent point d'issue normale, elles recourent à la violence, ruine des républiques. Rien au contraire ne rendra une république ferme et assurée comme de canaliser, pour ainsi dire, par la loi les humeurs qui l'agitent». ⁸³

C'est par là que l'auteur du Prince intègre la dimension juridique dans la science politique. Ce qu'on pourrait désormais appeler l'institution judiciaire, Machiavel en montre la place et le rôle foncièrement républicain. Nul n'a en effet, le droit de se faire justice soi même ce qui sonne ainsi comme le slogan des démocraties nouvelles repose sur ce substrat qui favorise la possibilité de l'accusation et le règlement par un tiers, des contentieux individuels et collectifs. C'est pourquoi dans les républiques bien constituées la justice n'est pas l'affaire des particuliers mais de l'Etat seulement. C'est dans ce contexte qu'il faut comprendre Max Weber qui croit que l'Etat, parce qu'il est le dépositaire de la confiance de ses sujets, détient à lui tout seul «le monopole de la contrainte physique légitime ». ⁸⁴

La violence de particulier à particulier est ce qui peut ruiner la république parce qu'elle engendre le désir de vengeance qui s'appuie sur la création de factions et de là, la perte de la république. Mais la violence lorsqu'elle est organisée, lorsqu'elle est le fait de l'Etat ne peut nuire qu'à un ou quelques particuliers. La particularité du Prince consiste aussi à cette capacité de maîtriser le jeu politique, laquelle maîtrise passe inévitablement par la possibilité de se mettre au dessus de la mêlée et de la régenter à son profit. Autrement dit, il faut qu'un Prince sache créer les conditions politiques nécessaires à l'élaboration de bonnes lois, celles là issues de l'épreuve de la contestation

⁸² BERNIS, Thomas, *Archives de philosophie*, 59, 1996, p 219

⁸³ MACHIAVEL, *Discours*, in oe. c .p 399

⁸⁴ WEBER, Max, *Le savant et le politique*, coll. « 10 – 18 »p111

publique organisée. Cette épreuve participe de la gestion prévisionnelle du besoin, et, des attentes et craintes du peuple et par rapport à quoi le Prince est appelé à se positionner :

*« La loi doit donc permettre de faire monter à la conscience publique les violences latentes et cette expression publique est le creuset d'où peuvent naître à leur tour de bonnes lois favorables à la liberté parce que cette représentation permet en somme d'objectiver les attentes ou les craintes par conséquent de les apprécier et de juger droitement ».*⁸⁵

C'est ainsi qu'il faut parler de querelle saine dans la mesure où elle rend vaine toute possibilité de contestation révolutionnaire puisqu'elle est voulue et canalisée.

Au demeurant, réfléchir sur la force qui valorise le droit c'est d'une certaine façon réfléchir aussi sur une force particulière qui permet par la même occasion de poser et de penser les limites de la loi et de sa portée.

Il s'agit du dictateur en tant qu'il est le bras armé de l'autorité dans une république corrompue. Voilà qui pose en définitive la problématique de la raison d'Etat. Sur ce point, Machiavel a le mérite de penser son mode phénoménale même si théoriquement il n'en donne pas le concept. L'autorité de la loi est telle qu'elle ne permet à personne de se mettre au dessus d'elle.

Cependant, l'habile législateur est celui qui, dans l'élaboration de la loi inscrit aussi les moyens de sa propre transgression. Toute loi qui ne sait pas s'adapter avec les vicissitudes de l'histoire, porte en elle-même les germes de sa propre destruction. Ainsi, là où règne l'ordre par la loi, on peut imaginer l'anarchie lorsque celle-ci est absente ou simplement obsolète. Cela, l'anarchie, est inévitable chaque fois que la loi souffre d'un bras capable de se confondre avec elle

*« Afin que les hommes que leur insolence rend indociles au joug des lois, puissent être en quelque sorte arrêtés par le frein d'une autorité presque royale »*⁸⁶

Ce qui apparaît ici comme l'éloge que Machiavel fait à la monarchie et au totalitarisme trouve la clef de son intelligibilité dans le contexte d'une Italie émietlée par des guerres de conquête et dont seule une autorité totale et centralisée peut conduire à la réunification. C'est aussi cette situation qui peint le mieux la corruption que Machiavel

⁸⁵ VALADIER P., op. cit. p100

⁸⁶ MACHIAVEL, *Discours*, p431

condamne sans merci dans les discours. Cette corruption arrive toutes les fois que la dégradation des mœurs d'une société n'est pas suivie par une réactualisation des lois et institutions. En effet, le rapport de l'homme à la loi est toujours déterminé par la singularité des circonstances dans lesquelles il se trouve. Ce sont ces circonstances qui permettent d'exhiber l'attitude de l'homme en fonction de quoi la loi s'inscrit pour déterminer l'interdit et le permis.

Cependant, lorsqu'il existe une certaine distanciation notoire entre l'évolution des comportements humains et l'accommodation des institutions, la loi tombe dans la caducité et l'inefficacité. La seule voie de salut possible demeure dans une autorité sublime qui nécessairement transcende et transgresse les limites du permis et du possible :

*« Les moyens ordinaires ne suffisent plus, ils nuisent même dans ces circonstances. Il faut recourir à des mesures extraordinaires, à la violence, aux armes, il faut avant tout se rendre maître absolu de l'Etat, et pouvoir en disposer à son gré ».*⁸⁷

Par ce fait, le législateur rappelle à l'ordre les égarés et fait acte de l'existence plus que jamais réelle d'une autorité qui se justifie par la présence de la loi et qui fait respecter le droit. La loi est certes nécessaire, mais quand la dépravation des mœurs atteint des proportions inquiétantes, ce n'est plus par la loi qu'on le corrige, le législateur doit savoir user d'arguments plus convaincants. Ainsi la dictature n'est pas politiquement condamnable à tous égards. On peut comprendre que chez Machiavel elle obéit à une certaine politique de l'urgence qui demande nécessairement l'unité du commandement et la rapidité dans l'exécution des décisions. La Raison d'Etat est donc, cette situation où le Prince s'identifie à la loi et se pose comme porte parole de l'universel avec à sa disposition le droit de vie et de mort sur ses sujets

*« car s'il est vrai qu'une société ne saurait conserver sa cohésion et sa force du seul fait des actions exemplaires de quelques individus, mais qu'il lui faut une armature d'institutions, il l'est aussi que pour demeurer vivantes les lois qui les régissent doivent encore trouver un soutien dans des hommes qui font plus alors qu'en exécuter les commandements, qui outrepassent les limites de leurs fonctions et s'érigent en porte parole de l'universel jusqu'à se servir d'elles comme d'instruments ».*⁸⁸

⁸⁷ Idem p 431

⁸⁸ Lefort, c. op .cit. p 602

C'est donc dans le but d'assurer la sûreté de l'Etat que le Prince peut transgresser impunément la loi. Cependant, il y'a ce qu'on pourrait concevoir comme le revers de la médaille. C'est d'abord que le Prince est le seul à pouvoir disposer de ce droit, ensuite il se trouve que l'appréciation de l'urgence qui fait appel à la dictature est laissée à la discrétion du Prince. Ainsi certains dirigeants politiques en viennent à cette mesure chaque fois qu'ils sentent leur trône menacé. Ils l'utilisent comme un moyen politique de liquidation de leurs adversaires politiques. Il reste tout de même que le politique qui, en cas de nécessité, n'en use pas par scrupule ou pour fuir le mauvais renom, entraîne inévitablement la perte de la république et de lui même. C'est du moins la conclusion de Machiavel lorsqu'il dit :

« Et je conclus en disant que les républiques qui dans les dangers imminents, n'ont pas recours ou à un dictateur ou à toute autre institution semblable, doivent y succomber infailliblement »⁸⁹.

Par ailleurs, il est du devoir du Prince de n'avoir pas de scrupule à punir un malfaiteur. Peu importe son aura, son audience auprès du peuple de par ses belles actions. Aucun bienfait ne doit pouvoir compenser un mal commis en toute lucidité. En vérité, il convient de récompenser les belles actions et de punir les mauvaises.

« Une république bien constituée ne permet pas que pour un exploit on passe l'éponge sur un crime, mais elle décerne des récompenses pour les belles actions, et des peines pour les mauvaises, après avoir récompensé un citoyen pour avoir bien fait, elle châtie et punit ce même citoyen s'il devient coupable et cela sans égard à ses belles actions d'avant. Une république fidèle à ces principes jouira longtemps de sa liberté, si elle s'en écarte, elle courra bientôt à sa ruine ».⁹⁰

Il est donc nécessaire que le Prince sache maintenir l'équilibre par la terreur puisque de toute manière sanctionner revient aussi à commander, c'est à dire à gouverner.

En définitive le rapport que l'arme entretient avec la loi doit être pensé sous l'angle de la coordination et de l'alternative. Ce semblant de paradoxe n'est qu'apparent. En réalité, il faut certes joindre à la légitimité de la loi, la rigueur de la force, mais il est aussi nécessaire de savoir gouverner par la loi ou par force selon les circonstances. C'est dans ce jeu des alliances mesurées que s'inscrit la logique du pouvoir. On comprend alors

⁸⁹ MACHIAVEL, op.cit .p 458

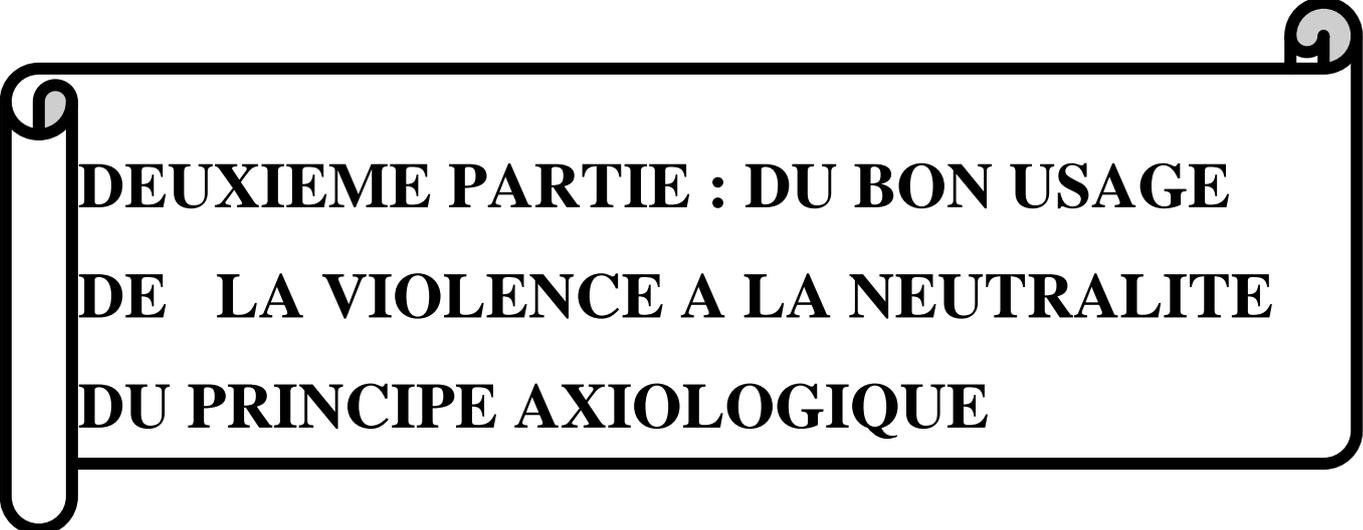
⁹⁰ MACHIAVEL, op.cit .p 439

que commander n'est pas seulement contraindre, mais qu'il faut sans doute comprendre la force pour penser le droit. D'où cette affirmation de Saint Just :

*« La force ne fait ni raison ni droit, mais il est peut être impossible de s'en passer pour faire respecter le droit et la raison ».*⁹¹

Cette tentative de légitimation voir même de justification de la force par le droit est peut être ce qui annonce un nouveau mode opératoire dans l'exercice de la violence politique, un bon usage de la violence en tant que moyen exempt de tout jugement de valeur.

⁹¹ SAINT JUST : « *Institutions républicaines* » in œuvres de S. Just, Paris 1946 p294



**DEUXIEME PARTIE : DU BON USAGE
DE LA VIOLENCE A LA NEUTRALITE
DU PRINCIPE AXIOLOGIQUE**

La notion de "bonne cruauté" intègre une double possibilité de la comprendre selon qu'on se situe dans perspective a priori ou a posteriori. Autrement dit, la bonté de la cruauté peut être comprise d'une part à travers ses modalités d'usage, en tant qu'instrument politique dont la valeur et l'efficacité dépendent de l'usage habile que le prince sait en faire. Il ne suffit pas au prince d'être cruel à certains égards, il faut également y mettre la manière : il y a une technique de la cruauté. Savoir en appliquer dévotement les règles contribuent à la bonifier. Celle-ci peut être appréhendée d'autre part, du point de vue de la finalité et c'est ce qu'on entend par une perspective a posteriori. Sous cet angle, la cruauté n'est bonne que par le résultat avantageux qu'elle engendre. Nous aurions pu sans doute dire une "bonne cruauté" et une "cruauté bonne" pour distinguer la bonté a priori et celle a posteriori de la cruauté. Toutefois pour ne pas trahir l'intitulé de notre thème, nous parlerons de "bonne cruauté" tout simplement avec cette possibilité de la comprendre de ces deux manières sus citées.

C'est du reste, la définition de la «bonne cruauté» à travers son prolongement salutaire qui inscrit dans sa trajectoire la valeur d'une action politique comme le bénéfice du meurtre. Si le profit peut naître du mal, c'est probablement parce que la politique ne tient pas trop compte du bien et du mal comme deux catégories de valeurs pouvant objectivement juger ses actes, autant dire qu'elle observe la neutralité du principe axiologique ou tout simplement que l'éthique politique n'est pas l'éthique sociologique ou ordinaire.

Notre intention dans cette seconde partie, est de montrer d'abord, dans quelles mesures le Prince peut, sans en avoir l'air, appliquer adéquatement toute la violence que sa responsabilité politique lui impose de faire. C'est dans cette partie qu'entre en scène le visage symbolique du renard, caractéristique de la ruse, de la manipulation, du masquage, bref, toute la facticité que requière un art aussi singulier que le théâtre princier. Mais c'est aussi l'occasion de montrer que la violence physique est certes présente dans la notion de "bonne cruauté" mais elle ne la résume pas. Il faut aussi noter que la violence politique est inscrite

dans un système de valeurs qui la juge et la détermine, et qui, ne dérange que parce qu'elle s'oppose à la morale a priori du bien, telle qu'elle est conçue par la société comme morale du sentiment. La morale politique se veut une morale a posteriori, une morale de l'action, et peut être même une morale du mal⁹², mais du mal profitable.

CHAPITRE 1 : LE BON USAGE DE LA VIOLENCE

"Quand on fait l'économie de la violence ouverte en recourant à des techniques plus raffinées, elle ne disparaît pas pour autant : elle prend le visage neutre et gris de la manipulation."⁹³

Cette assertion de Yves Michaud résume en quelques mots le programme que nous avons défini pour étudier cette notion amphibologique de "bonne cruauté" à travers sa perspective à priori. Il s'agit pour nous de montrer l'aptitude polymorphe du Prince à passer du lion au renard mais aussi et surtout, il s'agira de décrire les modalités du bon usage de la violence qui fonctionnent comme le code technique dont dispose le souverain et dont le respect ou non détermine de manière symétrique son succès ou son échec. La violence en politique est assimilable à ces armes à destruction massive dont l'usage utile et sans risque est suspendu à la seule dextérité du Prince. Cette dernière, consistera pour celui-ci à savoir habilement mener des exécutions conformément aux techniques de la "douce violence" et de l'art du déguisement et de la manipulation, ce que nous appellerons encore le toilettage de la cruauté.

SECTION 1 : LA "DOUCE VIOLENCE"

Il faut remarquer que nous aimons bien les expressions contrastées voire même contradictoires. Mais en réalité, c'est moins une question d'amour que de fidélité au style machiavélien lui-même. Cette expression nuancée, même si elle n'est pas littéralement de Machiavel, traduit de fort belle manière l'ambiguïté de son langage et la nuance qu'il faudrait

⁹² SOREL, Georges : *Réflexions sur la violence*, "la moralité de la violence" p 269

⁹³ Michaud, Yves : *Violence et politique*, Paris, Gallimard, 1978, p 47

dès lors apporter à l'interprétation de ces textes. C'est ce qui fait qu'il demeure pour certains comme Rousseau un républicain convaincu, pour d'autres il restera éternellement *"un être diabolique sorti des enfers pour la perdition du genre humain."*⁹⁴ Cependant, cette équivoque devrait tout aussi représenter pour qui veut entreprendre une étude intellectuelle sérieuse du Florentin, une mise en garde quant à un quelconque préjugé vis à vis de lui.

Le "machiavel" méchant, cynique et cruel qui est passé à la postérité à travers le machiavélisme, pourrait en réalité, n'être que le portrait travesti du plus authentique humaniste que l'humanité ait jamais connu. Et puisque les plus précieuses richesses de la terre son enfouies dans les profondeurs les plus insondables, le trésor machiavélien, son humanisme devrait, pour différent qu'il soit, répondre de cette analogie. La quintessence des écrits de Machiavel nécessite peut être une fouille archéologique dans les profondeurs de son corpus théorique au lieu de vouloir la saisir à travers un catalogue d'expressions "immorales" de par leur sévérité.

Ainsi, la "douce violence", telle une annexe à la "bonne cruauté" fonctionne comme la vitrine à travers laquelle se donne à voir la générosité de Machiavel. Plutôt que d'y voir une simple provocation ou un banal jeu de mots, cette expression nécessite une analyse approfondie pour en cueillir tout l'intérêt, c'est-à-dire pour être en mesure d'apprécier cet humanisme dont nous faisons allusion. Pour ce faire, cette notion mérite quelques explications.

Par cette expression, on peut comprendre à la manière de Sartre que l'homme épuise son essence, il en est le principe et la finalité. Ainsi compris, l'humanisme sartrien est une doctrine qui place l'homme au sommet de la pyramide existentielle. Merleau-Ponty en donne une autre approche cette fois ci communautaire :

*« Si l'on appelle humanisme une philosophie qui affronte comme un problème le rapport de l'homme avec l'homme et la constitution entre eux d'une situation et d'une histoire qui leur soient communes, alors il faut dire que Machiavel a formulé quelques conditions de tout humanisme sérieux ».*⁹⁵

La neutralité théologico-éthique dont faire preuve Machiavel, pour ne retenir que l'homme dans ses rapports avec ses semblables fait que l'on ne saurait se tromper en accordant

⁹⁴ Panella, A : *Gli antimachiavellici*, Firenze, 1943, p 16, cité par Lefort, op. cit. p 77

⁹⁵ Merleau-Ponty : *Signes*, ed. Gallimard, 1960, p 282-283

tout le crédit nécessaire à ces deux définitions pour qualifier l'humanisme de Machiavel. Cependant, elles ne suffisent pas malgré leur pertinence à épuiser tout le sens de la "douce violence" que l'on entend élucider ici à travers la notion d'humanisme. Celui-ci doit aussi être compris comme une attitude de générosité dans l'action et qui tend à faire l'économie de la souffrance chez l'homme par une politique du moindre mal. C'est précisément dans cette perspective qu'il faut comprendre la "douce violence" dont il s'agit ici et que ces propos de Machiavel illustrent en toute clarté : *"Il faut donc dans toutes nos résolutions choisir le parti qui a le moins d'inconvénients ; car il n'en est point qui en soit entièrement exempt"*.⁹⁶

Notre intention est de montrer, à la suite de la première partie où il a été question du rôle éminemment fondateur et historique de la violence en politique, les principes même de la bonne gouvernance, non pas en ce qu'ils disqualifient la violence mais en ce qu'ils en modifient la nature et les modalités d'exercice permettant ainsi d'assurer la stabilité et l'équilibre social.

La violence, en ce qu'elle désigne une application excessive de la force qui, contraint, subvertit et blesse, ne peut sous aucun rapport être douce, en principe, si tant est que la douceur désigne la tendresse et le plaisir. L'intelligibilité de cette alliance de mots contraires dépasse alors le simple principe pour inscrire ses paramètres de décodage dans la pratique elle-même. Il ne convient plus de déchiffrer la douceur sous le rapport théorique avec le plaisir, mais sous l'angle d'une assomption du mal dans le moindre mal.⁹⁷ C'est pour nous en convaincre que Machiavel convoque le cas concret de Borgia dont il dit ceci :

« César Borgia fut estimé cruel toutefois sa cruauté a réformé toute la Romagne, l'a unit et réduite à la paix et fidélité. Ce que bien considéré, il se trouvera avoir été beaucoup plus pitoyable que le peuple florentin qui, pour éviter le nom de cruauté, laissa détruire Pistoia ».⁹⁸

L'économie de la violence qui privilégie la patrie au détriment de l'individu, fait que la conscience du politique doit donc être une conscience de l'intérêt général. Cependant, il faut bien comprendre que celui-ci, l'intérêt général, ne signifie pas la somme des intérêts individuels, qui, de toute évidence sont aussi divers qu'irréductibles. L'intérêt général doit donc être assimilé au salut de la patrie elle-même, quitte à en payer le prix en vies humaines.

⁹⁶ Machiavel, op. cit, *Discours*, p 397

⁹⁷ Sfez, Gérald : *Magazine littéraire "l'énigme Machiavel"* N° 397 avril 2001 p 22

⁹⁸ Machiavel, *Prince*, op. cit, p 338

Dès lors, force est de constater qu'entre le sacrifice de quelques-uns pour la liberté de la majorité ou l'anéantissement total de tous, le calcul se fait en une fraction de seconde et les intérêts immédiatement situés. Quand on décide du salut de la Nation, le scrupule doit être réduit au silence. C'est ce que semble nous dire Gérard Sfez en ces termes :

*« il s'agit de s'arrêter sur le seuil de cette coexistence toujours présente d'un bien et d'un mal et de penser le préférable pour la principauté comme pour la république, sous l'angle de la meilleure composition, en bref, une économie du moindre mal ».*⁹⁹

Il faut savoir que l'autorité politique ne transige pas s'agissant des questions relatives à la sûreté de l'Etat et du maintien de l'ordre public.

C'est dire encore que l'estime du Prince ainsi que le respect des institutions n'est pas négociable, aux yeux de Machiavel. Il ne faut donc pas pour un Prince manquer de réprimer un acte coupable tant que cela permet de prévenir un éventuel désordre voire même la ruine de l'Etat. Toute faiblesse de sa part serait coupable au même titre. C'est pourquoi, il lui est impératif de ne pas laisser se poursuivre un désordre lorsque celui-ci est susceptible de compromettre la souveraineté de son Etat. Même s'il arrive dans pareil cas qu'un honnête citoyen soit lésé et même injustement, il ne se produit qu'un léger désordre et peut être même pas du tout. La cause en est que le désordre provient d'avantage d'une violence entre personnes privées que de celle légitime et légale de l'autorité publique qui, sommes toutes, ne s'impose qu'à quelques particuliers. Encore faut-il qu'il soit nécessaire.

C'est du moins, ce que pense Machiavel dans les *Discours* :

*« ...quant à épargner leur (les sujets) sang, aucun Prince n'éprouve le besoin de le verser gratuitement, et ne se trouve que rarement dans l'obligation de le faire... ».*¹⁰⁰

L'estime se perd bien vite à trop vouloir jouer au gendarme et pour peu que l'on dépasse les limites de la nécessité. Infliger la sanction n'est donc pas un pouvoir laissé à l'appréciation discrétionnaire du souverain. Celle-ci est plutôt contenue dans les bornes de la nécessité qui la cernent et la légitiment toutefois qu'elle y reste circonscrite. On n'en veut pour preuve que ce jugement éloquent dans les *Histoires Florentines* : *« Les guerres sont justes quand elles sont nécessaires, les armes sont saintes quand elles sont notre dernier espoir ».*¹⁰¹

⁹⁹ Sfez, Gérard, op. cit. p22

¹⁰⁰ Machiavel, op. cit. p 664

¹⁰¹ Machiavel, op. cit. *Histoires Florentines*, p 1181

Loin de penser à une légitimation fantaisiste de la guerre, cette affirmation de Machiavel porte plutôt à faire croire que finalement la guerre qui décrit la violence dans toute sa brutalité, n'est pourtant pas ou du moins pas toujours, ce phénomène désastreux qui accable les belligérants des plus horribles qualificatifs. La guerre est peut être même la conscience de cet inconscient historique dont parle Hegel et qui est porteur du progrès de l'humanité en participant à la grandeur des Etats.

Il est d'ailleurs, souhaitable d'anticiper sa nécessité afin de prévenir et de limiter d'éventuels dégâts qui seraient certainement plus catastrophiques que la guerre ouverte elle-même. C'est pourquoi, il est plus sûr de provoquer et de faire la guerre à un voisin dans ses moments de faiblesse si l'on craint de subir dans l'avenir les turpitudes de sa puissance. La «douce violence», c'est aussi celle qui est définie par son caractère prémédité et économe comme le fait voir Valadier :

*« ...et s'il est des cas où le conflit est inévitable et même des cas où il faut courageusement envisager l'offensive, il importe surtout de savoir comment éviter des engagements risqués ou, quand l'aventure est engagée trouver les moyens de limiter le conflit ».*¹⁰²

Ces propos accréditent d'avantage l'adage qui fût toujours tenu par l'opinion pour une extrême sagesse et selon laquelle l'attaque est la meilleure manière de se défendre. Au regard de ces considérations, il sera toujours considéré comme excellent, le Prince qui sait comprendre que l'histoire est action à part entière, et que pour échapper à ces prédateurs à visage humain, il est parfois nécessaire de marcher vers l'ennemi et de fuir au mieux la passivité qui tend à inhiber le courage et l'instinct de grandeur.

Et d'ailleurs, il est de toute évidence préférable de porter les dégâts aussi bien humains que matériels chez l'adversaire plutôt que de les recevoir chez soi. Le Prince doit donc être un fin stratège qui sait calculer et anticiper ses coups toutes les fois que la nécessité le lui dicte. Cependant, l'anticipation ne consiste pas à toujours chercher le prétexte de faire la guerre en permanence.

C'est pour ne pas servir de béquilles à la dictature que l'auteur du *Prince* tient à faire cette remarque :

¹⁰² Valadier, Paul : op. cit. p 60

« Je suis loin de penser qu'il ne faille jamais employer la force et les armes ; mais il faut n'y avoir recours qu'à la dernière extrémité et à défaut d'autres moyen ». ¹⁰³

La violence est, aux yeux de Machiavel, plus un recours qu'un moyen ordinaire dont la banalité emporte avec elle l'adhésion sans question et néglige tout jugement moral à son endroit. Il serait plus probable de penser que Machiavel est même bien conscient de la répugnance que l'humanité éprouve pour un tel moyen et que lui aussi en bon vivant, rien de ce qui est humain ne lui est étranger. C'est peut être ce qui justifie ce jugement de Jean Giono :

« il n'y a pas de doctrine politique dans Machiavel. Il y a la connaissance du cœur humain, le cœur humain dévoilé dans un ensemble de principes qui ne sont politiques que parce qu'ils sont généreux ». ¹⁰⁴

A ce niveau, la générosité de Machiavel est plus que probable contrairement à ce que l'opinion pense de lui. Il rejette en effet, tout manichéisme sans cependant franchir le seuil de la naïveté qui porte à croire que le bien doit à lui seul gouverner le monde et que la tension naturelle de l'homme l'oriente toujours à chercher le bien et à fuir le mal. Parfois il est nécessaire de faire le mal pour obtenir le bien et dans ce cas le succès passe nécessairement par le sacrifice. Autant dire qu'il n'est le précepteur d'aucun idéaliste.

L'emploi du mal a tout aussi sa raison d'être dans la politique puisqu'en un sens les fruits qu'il engendre rejoignent les intérêts raisonnables de la communauté. La nature humaine se complait bien plus dans l'arrogance et l'injustice pour qu'il soit possible de la contenir dans une sempiternelle miséricorde. Cette leçon, le Prince la doit connaître par cœur pour éviter que personne ne songe à saper son autorité. Il n'incarne pour autant cette autorité que parce qu'il sait aussi assumer la bête. En revanche, il est tout aussi impossible de stabiliser le pouvoir par une répression continuelle. Ainsi, autant il est nécessaire pour fonder un Etat d'user de la violence, autant il faut éviter l'inimitié du peuple pour s'y maintenir. Machiavel est bien conscient du péril auquel s'expose celui qui suscite la haine du peuple par des exactions répétées :

¹⁰³ MACHIAVEL, *Discours*, p 574

¹⁰⁴ MACHIAVEL, oe. c. , Introduction par J. Giono p XIII

« On voit (...) combien il est dangereux pour une république ou pour un Prince, de tenir, par des condamnations continuelles, sans cesse suspendus sur leurs sujets le soupçons, l'inquiétude les alarmes ». ¹⁰⁵

C'est pourquoi le recours à la force ne doit obéir qu'à la nécessité. La constance dans la violence inspire la crainte et la défiance du peuple tout le contraire de ce qui est nécessaire au Prince surtout quand il est nouveau, à savoir, la confiance du peuple et la stabilité sociale. Ainsi, c'est toujours un mauvais calcul que celui-ci fait lorsqu'il trouve son peuple armé et qu'il le désarme. C'est là une offense qui manifeste suffisamment sa défiance à l'égard du peuple pour qu'il espère mériter sa confiance. Certes, il est vrai que la sécurité du Prince ne doit souffrir d'aucune agitation suspecte, et qu'il serait absurde « ...qu'un bien armé obéisse volontiers à un homme désarmé, qu'un homme désarmé puisse être en sûreté entre ses serviteurs armés » ¹⁰⁶ mais Machiavel pense que la conduite de l'homme d'Etat doit malgré tout être autrement. Il doit, s'il trouve son peuple désarmé, les armer au mieux, car tout bien considéré, ces armes sont à lui. C'est là un acte bien calculé car un souverain à toujours besoin autour de lui, d'hommes armés pour pourvoir à sa sécurité et s'il ne les trouve pas parmi ses sujets, il sera obligé de se servir de mercenaires dont nous avons dit ci-dessus ce qu'ils valent. Ainsi, armant son peuple, Machiavel dit à celui qui gouverne : « ...ces armes se font tiennes et ceux qui te sont suspects deviennent fidèles, ceux qui l'étaient le demeurent, et de sujets se font tes partisans ». ¹⁰⁷

De cette façon, un Prince peut fuir l'adversité de son peuple, mais auparavant il lui faudra à coup sûr éliminer les intraitables, et c'est là l'aspect tragique de son règne ou, tout au moins, s'il ne sait pas bien s'y prendre. C'est à réduire les vellétés d'erreurs que Machiavel codifie l'usage de la violence au chapitre 8 du *Prince* :

« On peut appeler bonne cette cruauté (si l'on peut dire y avoir du bien au mal) laquelle s'exerce une fois par nécessité de sa sûreté et ne se continue point, mais bien se convertit au profit des sujets le plus qu'on peut ». ¹⁰⁸

La politique ne va pas sans une bonne stratégie car celle ci est politique de part en part et c'est ce que semblent dire ces propos du Florentin.

¹⁰⁵ MACHIAVEL, op. cit, p 478

¹⁰⁶ MACHIAVEL, *Prince*, p 333

¹⁰⁷ MACHIAVEL, *Prince*, p 353

¹⁰⁸ MACHIAVEL, *Prince*, p 316

Ainsi, lorsqu'un Prince vient à bout d'une conquête nouvelle, il ne doit point, au risque de plonger le peuple dans l'inquiétude perpétuelle, procéder à des exécutions régulières et incessantes. Ces fraîches injures toujours renouvelées ne peuvent évidemment que précipiter sa perte. Le peuple à qui on inspire une crainte pareille ne croira trouver son salut que par le prix le plus élevé, l'extermination du Prince. Ainsi, le risque grand, la menace incessante, le scrupule du peuple à l'égard de son souverain devient plus modeste. La conscience inquiète cherche parmi les hommes les plus hardis l'instrument de la subversion ou du moins, de la révolution. C'est pourquoi Machiavel fait cette recommandation au Prince : « *Il faut donc ou n'attaquer personne ou appliquer d'un seul coup les rigueurs, ...* ». ¹⁰⁹

En effet, on ne peut pas gouverner innocemment et il le sait. Ce qui est alors nécessaire, c'est d'appliquer avec finesse les meurtres qui lui sont incontournables pour pouvoir en tirer tout le profit. Ainsi, aussi élevé que soit le nombre, il faut, au lieu de les tuer l'un après l'autre, les massacrer tous et en une seule fois :

« car il faut faire tout le mal ensemble afin que moins longtemps le goûtant, il semble moins amer, et le bien petit à petit afin qu'on le savoure mieux ». ¹¹⁰

C'est en ce sens que la "douce violence" intègre dans ses modalités d'exercice le principe de brutalité qui consiste à rendre la souffrance moins pénible et donc plus onctueuse et plus apte à une consommation sans danger. C'est ce qu'on pourrait appeler en d'autres termes l'euthanasie machiavélienne puisqu'elle contribue d'une certaine manière à abrégé les souffrances de l'individu. Cette façon de faire l'éloge de la rapidité dans l'action est aussi une manière de disqualifier la politique de temporisation et la nocivité de l'incertitude et de la lenteur dans les décisions :

« Nous remarquerons qu'en toute délibération, il faut aller promptement au fait et ne pas rester toujours dans l'indécision et dans l'incertitude ». ¹¹¹

L'efficacité de la rapidité, Machiavel en a eu la docte connaissance par l'expérience des Romains en matière de guerre. C'est cette sagesse qu'il transpose comme modèle dans le domaine politique. Il est évident pour lui que la politique est un jeu de rapport de forces et que sur ce principe « *la guerre n'est que la continuation de la politique par d'autres moyens* ». ¹¹² Le Prince doit donc être en mesure de comprendre que dans tout rapport de forces l'enjeu est

¹⁰⁹ MACHIAVEL, *Discours*, p 479

¹¹⁰ SARTRE, J.P. : *Les mains sales*, Gallimard, "Folio-essais", 1948, p 198

¹¹¹ MACHIAVEL, *Discours*, p 549

¹¹² MAO cité par Chatelêt et cie dans *Histoires des Idées pol.* Pref, 1ère éd. 1982, Paris p 213

la domination et le profit au moindre coût, et que pour un enjeu pareil la vivacité est un gage sûr. C'est ainsi que de ces Romains dont il admire tant la subtilité, il retient cette manière illustre de faire la guerre : « *ils mirent toujours de grosses armées en campagne, ils terminèrent très promptement toutes leurs guerres contre les Latins, les Samnites, les Etrusques...* ». ¹¹³

Il ne lui est donc pas loisible d'improviser quelques fantaisies que ce soit puisque dans certaines circonstances, elle lui sera fatale à coup sûr. Ce qui lui est nécessaire c'est de bien réfléchir avant d'engager un combat afin de voir si la victoire lui est possible par d'autres moyens que la confrontation armée et cela même si la force de celle-ci lui inspire plus de confiance. Il ne doit point tomber dans l'infatuation au point de mépriser l'ennemi. La lutte armée lui coûtera certainement des têtes même si dans l'ardeur des combats, quand les hommes se heurtent de front, il en tombe peu à cause de ce que ces moments terribles ne durent pas longtemps, il en fera tout de même les frais. Cependant, force est de constater qu'une victoire par les armes est plus honorable dans la mesure où elle manifeste le talent et la témérité des soldats car le risque y est plus grand. Toutefois une réflexion sur cette maxime n'est pas sans intérêt :

« *Jamais un ennemi qui peut vous vaincre par la famine ne cherchera à vous vaincre par le fer. Si la victoire alors n'est pas si honorable, elle est plus certaine et plus assurée* ». ¹¹⁴

Mais puisqu'un Prince n'est apprécié qu'en fonction de ses résultats, il est plus sage pour lui d'assurer ses succès sans se soucier de la manière. Toutes les fois que la fin sera atteinte, les moyens pourront toujours espérer quelque excuse ou quelque louange.

Au demeurant, le culte de la grandeur ne doit pas obnubiler le Prince jusqu'à lui faire perdre tout sens d'humanité. Car la figure du politique est double, il est à la fois homme et bête. En réalité, il doit même paraître plus humain que bestial, puisque la force brute est toujours indigeste. C'est pourquoi il est fortement recommandé de faire montre de générosité dans ses actions afin que son visage cruel soit moins soupçonné. C'est cette politique que Rome a toujours appliqué vis à vis de ses capitaines qui, du reste, ne furent jamais punis rigoureusement pour les fautes commises : « *... mais en punissant leurs capitaines, ils mirent dans le châtement plus de bonté et plus de douceur* ». ¹¹⁵

¹¹³ MACHIAVEL, *Discours*, p 530

¹¹⁴ MACHIAVEL, *Art de la guerre*, p 863

¹¹⁵ MACHIAVEL, *Discours*, p 450

La pensée machiavélienne ne rompt pas vraiment avec cette vision optimiste du bien mais elle la remet à sa juste place. Bien et mal ne sont plus des catégories strictes de la valeur mais ils fonctionnent comme deux valeurs interchangeables dans la politique. Néanmoins, si le bien et le mal s'offre au souverain comme les deux voies de salut existantes, il n'en demeure pas moins qu'ils s'inscrivent dans des trajectoires différentes qui oscillent du possible au nécessaire.

Les détracteurs de Machiavel qui s'acharnent avec autant de verve sur son "immoralité" devraient tout de même convenir avec nous et après Merleau-Ponty que : « *La bonté dans l'action historique et quelque fois catastrophique et la cruauté moins cruelle que l'humeur débonnaire* ». ¹¹⁶ L'économie de la violence ne tient pas tout à fait compte du nombre élevé ou pas des sacrifiés, puisqu'elle les met toujours en rapport avec l'intérêt général.

D'ailleurs le Florentin est bien conscient de l'abstraction des chiffres ainsi que du peu d'intérêt que les hommes attachent au passé. Seul leur importe le présent et celui ci est apte à noyer les pires injustices du passé dans les eaux de l'oubli surtout s'il s'agit d'un présent heureux. Et c'est ce qui fait encore dire à Giono que : « *L'assassinat d'aujourd'hui, vétille sinon demain, sûrement après demain : voilà un homme définitivement effacé* ». ¹¹⁷ Les hommes sont plus préoccupés, par cupidité certainement, à accorder plus d'intérêts aux bienfaits qu'ils reçoivent, surtout lorsqu'ils s'y attendent le moins qu'à rendre coup pour coup, les injustices d'un souverain. C'est à ce stade, que la force du lion cède la place à la ruse du renard pour que le Prince avec la naïveté complice du peuple puisse bien "colorer", "feindre" et "déguiser" son visage odieux pour le présenter sous un nouveau jour avec les traits du saint, du clément, du libéral, bref, d'un ange sorti du paradis.

SECTION 2 : LE TOILETTAGE DE LA CRUAUTE "la beauté du diable"

Nous venons de voir dans la section précédente tout l'humanisme qu'il y'a à revendiquer pour un temps son animalité. La violence s'inscrit au cœur de la dialectique en se

¹¹⁶ MERLEAU-PONTY, M. : op. cit. p 273

¹¹⁷ MACHIAVEL, oe. c. J. Giono p XI

posant à la fois comme violence et comme l'antidote de cette violence. Celle-ci constitue pour le peuple, une "*catastrophe*" au sens où l'opinion l'entend, comme tragédie ; mais elle est aussi "*catastrophe*" au sens profond du terme en ce qu'elle désigne le dénouement même de la tragédie classique. C'est ce semblant de paradoxe que nous avons annoncé au début de la section précédente, que nous retrouvons encore ici dans cette dualité : violence / solution à la violence.

Elle apparaît aussi comme "*pharmacon*" au sens grec du terme, à la fois comme remède et comme poison. Remède, elle l'est lorsqu'elle s'inscrit dans la nécessité et dans les normes du bon usage, mais elle devient poison sitôt qu'elle est superflue. C'est pour atténuer la saveur amère du poison ainsi que sa toxicité, que machiavel recommande d'en faire cette pilule recouverte d'une légère couche sucrée. Voilà que cette métaphore nous donne ainsi le prétexte de parler du toilettage de la cruauté. Nous entendons par là, la stratégie que le Prince met en œuvre pour embellir le visage démoniaque ou diabolique, si l'on préfère, de la violence dont il est obligé parfois d'user pour asseoir au mieux son autorité. A cet égard, la figure paradigmatique du centaure que Machiavel propose au politique est très éloquent si l'on prend la peine de la décoder de manière schématique. Le centaure, nous dit le Florentin, est à la fois mi-homme, mi-bête. La partie homme symbolisant les lois, la partie bête, la force. La bête comporte également deux autres figures que sont celles du lion caractéristique de la force brute, et celle du renard qui représente la ruse. Ce faisant, la ruse du renard intégrée dans la partie bestiale, combinée à la figure humaine de l'animal, nous oblige à croire que ce qui importe à l'auteur du *Prince*, c'est moins la force brute, que l'usage intelligent que le souverain sait en faire. Autrement dit, l'entreprise du Prince doit s'inscrire sur l'horizon de la mesure, comme force rusée ou comme ruse renforcée. Notre intention est de montrer dans cette partie, l'intérêt de la ruse dans les actions du Prince en tant qu'élément fondamental et peut être aussi le plus déterminant dans l'essence même du pouvoir. C'est aussi elle qui permet à Machiavel de fonder une théorie de la représentation à l'intention du Prince dont le comportement n'est pas toujours conforme aux normes de la "bonne conduite". Le Secrétaire Florentin soulignera ainsi son importance dans les *Discours* :

« *Je ne crois pas qu'il y ait jamais eu d'homme qui d'une condition obscure soit parvenu à une grande puissance en n'employant franchement que la force ouverte; mais j'en ai vu réussir par la ruse seule* ». ¹¹⁸

¹¹⁸ MACHIAVEL, *Discours*, p 546-547

La ruse même si elle n'est pas le moyen unique du politique, constitue tout de même, l'unique moyen suffisant par lui-même dans tout l'arsenal stratégique dont dispose le souverain. C'est dire que la ruse n'est donc pas seulement utile et recommandable, elle est nécessaire. Le pouvoir qui humilie, opprime, meurtrit et tue¹¹⁹, réclame un procès de légitimation sans lequel il lui est impossible de préserver ses acquis. Ce procès s'investit dans un système d'auto-mystification du politique qui, est alors contraint de soigner son image en vue de sa recevabilité. Ainsi, Machiavel appelle l'homme d'Etat à jouer sur le registre des apparences et de la phénoménalité comme l'a bien vu Payot :

« Machiavel est sociologue de l'apparence : en dehors de la force militaire, les instances de contrôle social, les institutions, la religion, la morale, la politique jouent moins par leur force que par la représentation que s'en font les hommes et les groupes sociaux. »¹²⁰

Au jeu des rapports de force pour le contrôle de la suprématie, se substitue un rapport d'intelligences dont l'enjeu est désormais la maîtrise du champ symbolique. Ce qui désormais détermine la conduite du Prince, ce n'est plus dans sa nature qu'il faut le chercher, mais c'est plutôt dans la représentation de ce qu'il doit être qu'on le trouvera.

Cette représentation lui est d'autant plus dictée par les conditions psychologiques et historiques dans lesquelles se trouve le peuple. Ainsi, il devra apprendre à reconnaître ces choses qui lui apportent blâme ou louange afin de suivre celles-ci et fuir celles là. Ce faisant, pour peu qu'il ait l'esprit subtil, le sage Prince saura que le peuple lui demande d'incarner les cinq vertus cardinales que sont : la pitié, la fidélité, l'humanisme, l'intégrité et la ferveur religieuse. Mais pour l'auteur du *Prince* : *« Il n'est pas nécessaire d'avoir toutes les qualités dessus nommées, mais il faut qu'il paraisse les avoir. »¹²¹* On remarquera bien que, le portrait du Prince "idéal", incarnant toutes les qualités susdites, n'est pas commandé par une nécessité ontologique, mais seulement par des valeurs éthiques et sociologiques auxquelles le peuple tient comme des repères.

Cependant, Machiavel ne fait que déplacer le champ de la nécessité sans l'évacuer totalement. On voit alors que même s'il n'est pas nécessaire au Prince d'avoir ces qualités, il lui est tout de même nécessaire de paraître les avoir. C'est admettre que l'action politique ne

¹¹⁹ MULLER, Jean-Marie : *De la non violence en Education*, éd. UNESCO ouvrage publié avec le concours de l'institut de recherche sur la résolution non violente des conflits (IRNC), Paris, 2002. "La violence" p 24

¹²⁰ NAMER, Gerard, op. cit. p18

¹²¹ MACHIAVEL, *Prince*, p 342

s'exerce pas en dehors de toutes valeurs et pour elle-même. Il lui faut, pour être convenable, être en conformité avec les vertus sociales, ne serait-ce qu'en apparence. C'est justement par cette apparence acceptable et acceptée que Machiavel pose, par la même occasion, la simplicité complice du peuple :

« ... et les hommes sont tant simples et obéissent tant aux nécessités présentes, que celui qui trompe trouvera toujours quelqu'un qui se laissera tromper ». ¹²²

Cette simplicité naïve du peuple à s'en tenir au phénomène et à son mode de donation primitive obéit à une certaine agressivité de l'image dont la fonction est d'attirer et de capter l'attention visuelle : « *Tout le monde voit bien ce que tu sembles, mais bien peu ont le sentiment de ce que tu es ; ...* ». ¹²³

Cette fracture ontologique entre ce qui apparaît et ce qui est, fait que le phénomène est un piège pour tout regard naïf. L'œil étant un organe tautologique dont la nature est d'admettre comme évidente l'équation selon laquelle la réalité équivaut à la vérité, ne saurait déceler le dol que comporte la marchandise * princière, c'est à dire, son image. La vérité, c'est que ce type de marchandises ne convoque pas le visible et l'invisible, mais plutôt le visible invisible dans la simultanéité. L'action du Prince s'ordonne alors selon la duplicité, simulation dissimulation, montré caché, clair-obscur. En effet, au moment où il fait absenter le mauvais côté des choses, le politique doit occuper le vide par des pratiques ostentatoires qui tendent à rendre visibles ses bienfaits. Ainsi, puisque aucun œil n'est équipé à voir de l'invisible, il y a nécessairement une partie (la mauvaise) de la politique du Prince qui échappe à jamais à l'attention du peuple.

Toute la théorie du marketing politique qui s'avère être aujourd'hui le fer de lance de la politique moderne, s'est construite autour de cette infirmité visuelle du peuple qui le condamne à ne jamais pouvoir regarder au delà du visuel. Le théâtre princier marque ici sa singularité dans un contexte de paradoxe. Celui-ci fait que le spectacle échappe à l'attention du public au moment même où il prétend se livrer à son regard.

Ce déséquilibre entre ce qui est vu et ce qui est à voir, participe d'un obstacle épistémologique qui se décline de deux manières : ou bien le peuple voit autrement la réalité,

¹²² MACHIAVEL, *Prince*, p 342

¹²³ MACHIAVEL, *Prince*, p 343

* MARX, Karl : *Le Capital*, livre I, 1^{ère} section, Chap I : la marchandise p 604

ou bien il voit autre chose en lieu et place de ce qu'il devrait voir. En réalité, c'est cette seconde posture qui lui sied le mieux. L'homme politique ne cache mieux ses intentions que lorsqu'il s'évertue à mettre sur une fausse piste, l'attention des hommes. C'est pourquoi, il ne suffit pas pour lui, de se limiter à occulter la face noire de sa politique, il lui faut également apprendre à tromper et à dé-router le peuple en lui montrant ce qu'il exige de lui comme attitude morale. C'est qui nous fait croire que c'est le peuple lui même qui demande à être trompé de par ses attentes qui dépassent de très loin la mesure du possible.

Les hommes exigent en effet, un Prince presque parfait et voilà ce que Machiavel dit :

*« ...ce serait chose très louable qu'un Prince se trouvât ayant de toutes les susdites qualités celles qui sont tenues pour bonnes; mais comme elles ne se peuvent toutes avoir, ni entièrement observées, à cause que la condition humaine ne le permet pas,... ».*¹²⁴

L'affirmation par le paraître est dictée par les limites que comporte la nature humaine et cela, le florentin en a une claire conscience. C'est d'ailleurs ce qui motive son invitation à l'exil de l'être au profit de sa représentation.

Mais, autant cette conscience est claire chez Machiavel, autant elle est floue au niveau du peuple. Ce que les hommes ne savent peut être pas, ou savent et taisent dans leur silence dès lors coupable, c'est qu'un Prince ne doit jamais dire "c'est impossible". Le terme impossible ne se trouve que dans le dictionnaire des incapables. Alors, puisque le politique doit œuvrer pour le prestige et la grandeur de sa renommée et pour lesquels il est estimé et honoré, il doit se garder de faire montre de ses faiblesses et de cette imperfection humaine. Il lui est nécessaire de savoir qu'autour de sa personne c'est toute une légende qui se construit et qui sert de modèle à la société. Cette légende a valeur de vérité pour les hommes même s'il demeure vrai qu'elle ne décrit cependant que le monde des apparences qui est, par essence, le lieu de toutes les illusions possibles puisqu'il est le lieu de la représentation, et partant, d'une certaine altération de la vérité.

C'est en ce sens que la théorie machiavélienne frôle quelque peu le dualisme platonicien du monde sensible et du monde intelligible illustré par le mythe de la caverne :

*« Représente-toi, dit Socrate à son interlocuteur Glaucon, des captifs enchaînés dans une caverne et obligés à regarder devant eux sans pouvoir tourner la tête vers l'entrée ouverte à la lumière. »*¹²⁵

¹²⁴ MACHIAVEL, *Prince*, p 335

Cette allégorie fait bien le départ entre la lucidité dans laquelle doit se trouver le Prince au moment même où il enchaîne le peuple dans les profondeurs de l'illusion ténébreuse.

L'homme politique tout en étant hors du mythe, joue sur le mythe. Et, il ne maintient ainsi l'hégémonie de la connaissance politique que parce qu'il crée le déséquilibre scientifique en gardant pour lui le savoir authentique, tout en distribuant aux autres l'ombre du savoir. L'ombre du savoir n'étant que le savoir des ombres, ce constat fait dire à Guichardin par la plume de Gérard Namer que

« Il y a entre le palais et la place, un brouillard si épais ou un mur si grand... (Que le peuple ne sait pas)...ce que fait celui qui gouverne ni la raison de ce qu'il fait. »¹²⁶

Ce mystère qui entoure le souverain est ce qui constitue le bouclier par lequel sa nature échappe toujours à l'emprise des hommes.

Ainsi ne le pouvant pas toucher par la proximité, ils se contenteront de le juger du regard et seulement sur ce qu'ils voient et sur ce qu'ils entendent de lui, c'est à dire, ce qu'il leur montre à travers ses faits et gestes, mais aussi à travers ses paroles. C'est en ce sens que Machiavel déclare que :

« Le Prince doit donc soigneusement prendre garde que jamais ne lui sorte de la bouche propos qui ne soit plein des cinq qualités que j'ai dessus nommées, et sembler à qui l'oit et voit, toute miséricorde, toute fidélité, toute intégrité, toute religion. Et n' y a chose plus nécessaire que de sembler posséder cette dernière qualité. »¹²⁷

L'espace du jeu politique apparaît plus que jamais comme une scène de théâtre avec des comédiens dont le talent ne se révèle qu'à travers la maîtrise de leur texte. Ainsi, à travers les paroles, le personnage du prince doit prendre garde de ne respirer toujours qu'une odeur de sainteté car rien ne lui est plus indispensable.

C'est ici l'occasion de réfléchir, sur la conception machiavélique de la religion. En effet, on s'accorde à penser, et ce sans motif vraiment objectif, que Machiavel fut le promoteur de tous les vices qui vont à l'encontre de la morale chrétienne. A ce titre, il fut toujours considéré comme athée, ou tout au moins comme antichrétien. Cette présomption

¹²⁵ PLATON, *République*, Livre VII, parag.515a, par Chambry E., "Platon", œuvres c., Ed. Garnier Flammarion 1967, Trad. Française sans texte grec.

¹²⁶ NAMER, Gérard, op. cit. p20, Note n°5

¹²⁷ MACHIAVEL, *Prince*, p343

est-elle vraiment fondée ? Peut-être que non. Mais, une théorie qui professe le mal, le mensonge et le crime, peut-elle aussi répondre du christianisme ? Doit-on alors penser que le réalisme politique du Florentin interdit toute alliance de la religion et de la politique ? Un regard en profondeur dans le texte machiavélien nous amènera peut être à y voir plus clair.

En effet, si l'auteur du *Prince* se permet de faire l'éloge de la religion dans les *Discours*, c'est aussi pour sanctionner en même temps le politique qui ne manifeste aucune ferveur religieuse : « *Il n' y a pas, dit il, de signe plus assuré de la ruine d'un Etat que le mépris du culte divin* »¹²⁸.

Celui dont l'intention est d'écrire des choses profitables à ceux qui les entendront, ne saurait encourager un comportement dont la finalité est vouée à la perdition de l'Etat. C'est admettre par conséquent, que Machiavel ne saurait être un détracteur de la religion. Son aménité va plutôt à l'encontre d'une certaine interprétation que l'Eglise en a faite.

En effet, Machiavel tient le clergé pour principal responsable du morcellement de l'Italie. En interprétant la religion du Christ suivant la faiblesse et la sujétion, le Florentin pense que l'Eglise a plutôt aidé l'humanité chrétienne, et particulièrement celle de l'Italie, à subir l'histoire plutôt qu'à la faire. C'est ce qui nous fait penser que Machiavel fut peut être anticlérical, mais pas tout à fait contre la religion chrétienne. Ainsi, autant il tient l'Eglise en aversion, autant il est frappé d'admiration pour la religion païenne à cause de sa "virilité".

Par ce fait, il ne fait que chasser la religion par la porte, pour la récupérer par la fenêtre, non plus comme autorité à laquelle on se soumet, mais seulement comme un moyen de gouverner. Il est clair alors que le Florentin n'est pas foncièrement contre l'immixtion de la religion dans le champ politique. Seulement il fait d'elle la servante de celle-ci. Le rapport désormais consacré entre religion et politique, est un rapport de subordination à prédominance politique. La religion est instrumentalisée et le souverain doit savoir en user comme moyen au même titre que la ruse ou la violence. La religion est un *instrumentum regni*^{*} dont le rôle est de nouer la cohésion sociale autour du Prince.

Cette symbiose collective est ce qui est nécessaire au politique qui après avoir usé de forte médecine pour asseoir son pouvoir, a besoin alors de la stabiliser. Cette nécessité, les romains l'ont comprise lorsqu'à la fin du règne de Romulus qui a dirigé la Cité d'une main de

¹²⁸ MACHIAVEL, *Discours*, p 414

* Souligné par Namer, op. cit. ,p 23

fer, les sénateurs ont eu la sagesse de lui trouver Numa Pompilius comme successeur. Le mérite de ce dernier a été d'inscrire jusqu'au cœur du plus féroce citoyen de la ville, cette "crainte salutaire qui facilitera toutes les entreprises du sénat et de tous les grands hommes".¹²⁹

La religion est à la fois *mysterium tremendum et mysterium fascinans*. Par cette qualité qui lui permet d'être à la fois terreur et fascination, elle fonde son autorité sur une adhésion sans discussion et qui lui permet d'entretenir au mieux son mystère. C'est d'ailleurs pour cela qu'il demeure le moyen le plus adapté pour faire accepter par les hommes, les plus absurdes résolutions qu'aucune explication ne saurait justifier. Cette vertu de la religion ne saurait échapper à la vigilance de Machiavel qui note très justement :

« Et en vérité, il n'a jamais en effet existé de législateur qui n'ait en recours à l'entremise d'un dieu pour faire accepter des lois exceptionnelles, inadmissibles autrement ». ¹³⁰

La religion est l'arme par excellence du camouflage.

Toutefois, il est difficile de persuader les hommes d'une vérité à laquelle on ne croît pas soi-même. C'est pourquoi la piété reste sans conteste la plus utile des vertus qu'un Prince doit incarner. Elle se pose comme le nœud gordien de son entreprise de conservation. Le politique doit donc prendre garde de ne jamais offenser, ni mépriser le culte divin. Mieux encore, il doit veiller au foisonnement des lieux de recueillement, quelque soit la diversité des croyances, et, qu'il ne se soucie pas de chercher laquelle est vraie et laquelle autre est fausse pour privilégier l'une au détriment de l'autre. Il se doit de les favoriser toutes. La religion crée une crainte révérencieuse qu'elle est seule à en détenir le secret. Ainsi, elle précède et installe dans un Etat toutes les vertus alors même qu'elles n'y existaient pas. Mais si, par malchance elle y est absente, alors il faut s'attendre à ce que l'anarchie vienne y demeurer avec tous les vices. C'est pourquoi « ... tout ce qui tend à favoriser la religion doit-il être bienvenu, quand même on en reconnaîtrait la fausseté... ». ¹³¹

Voilà qui confirme au mieux que pour Machiavel ce qui importe c'est son utilité en tant que garant le plus assuré de la grandeur des républiques. Cependant, le Prince lui, doit au mieux masquer ce désintéressement quant à la crédibilité de la religion. Il lui faut paraître

¹²⁹ MACHIAVEL, *Discours*, p 411

¹³⁰ MACHIAVEL, *Discours*, p 412

¹³¹ MACHIAVEL, *Discours*, p 415

toute dévotion, toute chasteté, toute pudeur et toute révérence devant les représentants de ces chères "Maisons de Dieu". Les hommes sont si simples et si crédules que lorsque la majesté du Prince croupit devant la divinité, ils se sentiront plus confortés dans leur superstition, même si par ailleurs, les motivations ne sont point les mêmes.

Sans doute, la monarchie de droit divin a été, de toute l'histoire de l'humanité, le régime politique qui a le mieux réussi sur ce plan. Ainsi, il est souhaitable que le souverain sache faire revivre, ne serait-ce que par le discours, cette manière fort sage de gouverner. Alors dira-t-il à son peuple, que c'est grâce à Dieu qu'il occupe le siège de tous les privilèges, ce qui du reste, n'est que verbiage, les véritables raisons étant ailleurs. Il lui faut accoupler le temporel et le spirituel avec une habile maîtrise sur l'un et l'autre afin de s'attacher les faveurs de ces "représentants de Dieu sur terre".

La pertinence de la religion dans la politique est ce qui fonde alors la nécessité de la piété. Le véritable lecteur de Machiavel à ce niveau, c'est probablement Nietzsche lorsqu'il affirme :

*« Peut être n'y a-t-il pas eu jusqu'à présent de moyen plus fort d'embellir l'homme lui même que la piété, précisément : grâce à elle, l'homme peut se faire tellement art, surface, jeu de couleurs, douceur, que sa vue ne fait plus souffrir ».*¹³²

La monstruosité du centaure (l'homme politique) ne peut être acceptée que s'il devient moins effroyable. C'est là l'utilité du vernis de la religion.

On voit jusqu'où la religion peut légitimer l'hypocrisie et même les violences les plus acerbes. L'expression "sainte cruauté" n'est sans doute pas la seule à en rendre compte, les propos de Machiavel à l'endroit du Pape Sixte IV dans les histoires Florentines en sont une autre illustration : *« ...combien de choses jusque-là qualifiées de criminelles pouvaient couvrir le manteau pontifical ».*¹³³

Par ailleurs, le toilettage de la cruauté consiste aussi pour le Prince à trouver des raisons apodictiques à ses actions, en sorte que le peuple les trouve aussi normales et naturelles qu'elles ne méritent même pas de commentaires. C'est du moins la recommandation que Machiavel formule à l'endroit du Prince par ces termes : *« ... et quand même il serait*

¹³² NIETZSCHE, F. W. : *Par delà Bien et Mal*, p 111

¹³³ MACHIAVEL, *Histoires Florentines*, VII, 22, p 1319

forcé de procéder contre le sang de quelqu'un, il doit ne le faire point sans justification convenable, ni cause manifeste,... »¹³⁴.

Aussi crédules qu'ils soient, les hommes ne savent pas tolérer un meurtre qui n'a d'autres raisons que la satisfaction d'une soif de sang. Et, il n'y a rien qui lui paraisse tel qu'un assassinat dont le Prince n'a pas eu la sagesse de lui faire admettre par une préparation psychologique préalable. Ainsi, même si cet acte répond à une nécessité des plus impérieuses, il ne manquera pas de le sanctionner alors même qu'une cruauté qui n'a de bonne que l'odeur, lui est cependant acceptable, pourvue qu'elle lui soit présentée comme un bien et surtout par quelqu'un en qui il a confiance. C'est ce constat qui fait dire à Machiavel que:

*« ... Le peuple, trompé souvent par de fausses apparences de bien, désire sa propre ruine, et, si ce qui est bien et ce qui est mal ne lui est pas inculqué par quelqu'un en qui il ait confiance, la république se trouve exposée aux plus grands dangers;... »*¹³⁵

Le peuple est incapable de se décider et de juger par lui-même du bien fondé de tel ou tel acte et cela au grand dam de la république, comme si, les hommes ne savent marcher que sur le chemin tracé par d'autres. Le peuple est tout comme le troupeau qui nécessite presque toujours un guide, à défaut de quoi, il risque de se perdre ou d'être la proie du premier venu. Le Prince se doit alors, d'être cet homme de confiance du peuple afin que le sort de la république ne soit pas hypothéqué. Il lui faut alors amener le peuple à partager avec lui, ses convictions personnelles, son bien et son mal, et à trouver en lui le garant le plus assuré de leur protection.

Cette faveur, nécessite au préalable qu'il s'efforce à mettre beaucoup de clarté et de transparence dans les entreprises car on a souvent répété l'adage selon lequel, ce qui crève les yeux, on ne le voit jamais venir. En réalité cette clarté est beaucoup plus éblouissante qu'elle n'éclaire les yeux de l'opinion. La transparence leur rend les choses si évidentes que leur banalité congédie toute remarque à leur endroit. A ce jeu de la manipulation, le politique doit faire preuve de beaucoup d'adresse. Un mauvais calcul ou une simple négligence peut lui être dommageable. C'est pourquoi, il lui faut parallèlement œuvrer pour se faire une force et une réputation telle qu'en cas de maladresse imprévue, il lui reste quelque appui assez solide pour le maintenir. Pour cela, il lui est fortement recommandé de s'acquérir l'estime et l'amour du

¹³⁴ MACHIAVEL, *Prince*; p339

¹³⁵ MACHIAVEL, *Discours*, 491

peuple. Il sera toujours estimé lorsqu'il fuit autant que faire se peut, les basses besognes, comme Machiavel le lui suggère : « ...*les princes doivent faire tenir par d'autres les rôles qui attirent rancunes, mais ceux qui apportent reconnaissance, les prendre par eux-mêmes* ». ¹³⁶

L'homme d'Etat prudent doit toujours trouver un bouc émissaire qui endosse la responsabilité de ses "balles perdues". Cette ingéniosité fait sans doute partie des raisons pour lesquelles Machiavel a toujours admiré la politique de Borgia.

En effet, celui-ci, après la prise de la Romagne trouva un peuple aux mœurs pervers. Ainsi, il en confia la réforme à Messire Remy d'Orque dont le Florentin souligne qu'il fût un "homme expéditif et cruel", qui remit le pays en ordre. Cependant, sentant que cette forte autorité pouvait lui attirer la haine du peuple, Borgia accusât son bras armé et le fît mettre à mort devant le peuple qui fut à la fois "stupide et satisfait".

En outre, le Prince pourra tout aussi gagner les faveurs de son peuple, lorsqu' il prend soin de couvrir toutes ses scélératesses par des bienfaits hautement estimables. Le politique qui fait preuve de telles largesses surtout lorsqu'il n'y est pas obligé, il s' acquiert non seulement l'amitié de ceux qui l'appréciaient déjà, mais aussi et surtout celle de ceux qui lui étaient hostiles car

« ...*les hommes, dit Machiavel, sont de cette nature que quand ils reçoivent du bien de ceux desquels ils attendaient du mal, ils se sentent plus obligés à eux qu'autrement, le peuple l'aimera d'avantage que si par faveur il l'eût conduit à être Prince* » ¹³⁷.

En définitive, la théorie de la représentation chez Machiavel est essentiellement fondée sur un pessimisme anthropologique qui lui permet de légitimer les mesures par lesquelles le Prince berne les hommes. Cependant, ce qui n'a pas manqué de soulever l'interrogation chez nous, c'est que, aussi vrai est-il que la démarche de la Vérité Effective absente l'imaginaire au profit du réel, aussi vrai est aussi le renversement de la dialectique au niveau du Prince qui lui, doit exiler le réel au profit du symbolique. On est tenté de penser à la contradiction chez l'auteur du *Prince*. Cependant, il faut remarquer que "*le virtuose de l'imaginaire*" ¹³⁸ c'est bien le Prince. Par conséquent, les illusions qu'il façonne ne lui sont pas destinées. Lui, il devra toujours s'appuyer sur le réel comme son unique tableau de bord. D'ailleurs c'est bien parce qu'il a la connaissance du réel, que la construction de l'imaginaire lui est possible. Le faux ne

¹³⁶ MACHIAVEL, *Prince*, p346

¹³⁷ MACHIAVEL, *Prince*, p318

¹³⁸ DIAGNE, Mamoussé, op. cit. , p 40

peut être jugé comme tel, que parce qu'on détient avec soi le vrai. Ce qui nous fait croire que, le plus habile menteur c'est celui qui, le mieux, connaît la vérité. Cette adresse dans le mensonge est l'un des vices qui le font régner et c'est pour cette raison qu'il est aussi une vertu politique. C'est dire qu'en politique, la ligne de démarcation entre vice et vertu n'est pas clairement établie. Mais le prétexte est-il suffisant pour que le politique puisse violer impunément le moralisme populaire ou doit-il simplement s'abstenir de régler ses conduites selon les a priori de la morale ?

CHAPITRE 2 : LA NEUTRALITE DU PRINCIPE AXIOLOGIQUE

Tandis que la morale, qui n'a été jusqu'ici que le fondement le plus solide de la théologie, réprime l'usage de la violence, l'itinéraire du politique comporte pourtant un aspect irrémédiablement tragique caractérisé par le crime, la mauvaise foi et toute autre sorte d'immoralité. L'homme d'Etat partagé entre l'impératif moral et la nécessité politique doit absolument trouver la solution la plus salutaire. C'est au creux de ce dilemme que s'inscrit la théorie machiavélienne au parfum de scandale.

La pensée politique du Florentin récuse-t-elle toute considération de la valeur pour ne retenir que la finalité de l'action ? Vise-t-elle l'utile au lieu du bien ? Force est de reconnaître tout de même que tout ce qui est bien n'est pas toujours utile, il est même nuisible dans certaines conditions, mais la réciprocité est-elle admise ? L'utile ne rejoint-il pas finalement le bien ? Y a-t-il vraiment opposition entre la morale et la politique ? Faut-il convenir d'un accord entre des principes en désaccord pour sauver la souveraineté de l'Etat ? Les moyens politiques ne sont-ils pas dictés par les circonstances et la valeur déterminée par la fin ?

Voilà grosso modo, la trajectoire que nous avons décidé d'emprunter pour mener notre réflexion sur le rapport diaphane de la politique et de la morale selon la conception du Florentin.

SECTION 1 : LES EXIGENCES DE LA POLITIQUE ET LES IMPERATIFS DE LA MORALE : VICE ET VERTU

Le préalable méthodologique évoqué à travers les nombreuses questions que nous avons posée ci-dessus, témoigne de l'étendue et de la complexité du problème que la politique entretient avec la morale. Cette dernière, pour qui entreprend d'en faire l'étude historique, concevra qu'elle a été depuis toujours une casuistique au service de l'Eglise et de la société elle-même. Celle-ci, la société, a longtemps été nourrie aux mamelles de la théologie et de la philosophie avec cependant cette remarque qui spécifie le contenu notionnel de cette dernière " *philosophia ancilla theologiae*. "

La morale étant au service de la théologie n'en est pas pour autant sa création. Son origine remonte un peu plus loin dans le temps, à l'époque où les hommes ont décidé de s'unir en société, et, c'est Machiavel qui nous en donne l'acte de naissance tiré des registres archivés de la mémoire historique de l'humanité :

« A l'époque de leur réunion en société, on commença à connaître ce qui est bon et honnête et à le distinguer de ce qui est vicieux et mauvais. On vit un homme nuire à son bienfaiteur. Deux sentiments s'élevèrent à l'instant dans tous les cœurs : la haine pour l'ingrat, l'amour pour l'homme bienfaisant. On blâma le premier, et on honora d'autant plus ceux qui, au contraire, se montrèrent reconnaissants,... »¹³⁹

C'est donc ainsi que naquirent les sentiments moraux : la vertu (bon, honnête, reconnaissant) et le vice (ingrat, mauvais) assortis de leur sanction respective : l'hommage et le blâme. Le mérite du clergé a été d'en faire la récupération politique à travers la monarchie de droit divin et de dresser à l'occasion le portrait du souverain au regard de ces repères axiologiques.

C'est probablement avec la Cité de Dieu, que la monarchie médiévale a trouvé son modèle de gouvernement idéal. Mais déjà Platon avait auparavant, prôné l'idéal du gouvernement le plus juste, le plus sage, avec la *sophocratie*. Ainsi qu'en témoigne l'histoire politique, toute la littérature de cette époque avait pour but de louer les vertus et de décrier les

¹³⁹ MACHIAVEL, *Discours*, p 385

vices, dans l'intention de discréditer la tyrannie au profit d'un gouvernement conforme aux normes de la morale.

Le péché de machiavel a été de rompre avec cette narration romanesque et soporifique comme il l'affirmera lui même dans les discours :

« Je crois rompre de la sorte avec l'usage courant de tous les écrivains. Ils ne manquent jamais d'adresser leurs ouvrages à quelque Prince et de lui décerner, aveuglés comme ils le sont par l'ambition et la cupidité, le mérite de toutes les vertus quand ils devraient le blâmer de toutes les plus honteuses faiblesses. »¹⁴⁰

C'est ce recul par rapport à la tradition qui a suscité toute l'indignation de ses détracteurs. La condamnation de Machiavel à été plutôt morale que scientifique.

Ainsi, de la morale évangélique, a priori et inconditionnée, à la nouvelle réorientation téléologique du florentin, le code des valeurs semble subir une transformation diamétrale. Assurément, vice et vertu ne peuvent plus avoir la même signification pour ces deux courants de pensée que rien ne réunit. Avec le florentin, une option plus intéressée prend le pas sur les impératifs moraux caractérisés par le désintéressement total et l'absence de toute condition, ainsi que Ferdinand Alquié le souligne dans l'introduction à la critique de la raison pratique de Kant :

« Cet impératif, dit-il, a trait à la forme de l'action et à l'intention dont-elle dérive, non à son résultat. Il commande à la volonté sans rapport à nulle condition, à nulle fin. Il est apodictiquement pratique. Tel est l'impératif moral. »¹⁴¹

Ce que le philosophe de Koënigsberg appellera ainsi l'impératif catégorique, consistera alors à agir conformément au bien sans se soucier du résultat.

D'après une telle conception de la morale selon les *a priori* et l'intention, il est difficile de plaider la cause d'un Machiavel moralement correct. Son objet est tout autre. Il n'a pas pour dessein de trouver quel type de gouvernement est le plus juste, ni même le plus sage des gouvernants, mais seulement la manière la plus efficace de gouverner. Il est évident à ses yeux que l'intention n'a jamais vaincu l'ennemi et c'est pour cette raison qu'elle sied peut être au glaive mais certainement pas au trône. La seule intention noble et utile au Prince c'est celle de la réussite politique. Et dans son langage, l'intention équivaut à l'action. C'est ce qui

¹⁴⁰ MACHIAVEL, Dédicace des *Discours*, p 376

¹⁴¹ KANT, E. : *Critiques de la raison pratique*, introd. p XII

justifie le jugement de certains comme Prélot qui pense finalement que théoriser sur la politique revient à écrire "un manuel de la réussite."¹⁴²

Cette opposition de but désormais consommée entre éthique et politique, ne peut s'empêcher d'obéir à une nouvelle réévaluation des critères de jugement. La ou la loi morale juge l'intention, la politique elle, juge le résultat

« ...et pour les actions de tous les hommes et spécialement des Princes (car là on n'en peut appeler à autres juge), on regarde quel a été le succès. Qu'un Prince donc se propose pour son but de vaincre, et de maintenir l'Etat : les moyens seront toujours estimés honorables et loués de chacun; car le vulgaire ne juge que de ce qu'il voit et de ce qui advient;... »¹⁴³

C'est ainsi qu'on voit le crime être très profitable là où les bonnes intentions tournent au drame. Le chemin de l'enfer est pavé de bonnes intentions, selon le vieil adage, et le milieu politique est sans doute celui qui le confirme le mieux. Il serait alors inutile et même périlleux pour l'homme d'Etat de vouloir se référer à la noblesse de l'intention, à des valeurs préalablement établies et admises sans aucune élasticité possible. L'action politique, ne saurait se définir selon les a priori rigides d'une quelconque conscience morale.

La politique n'est pas la philanthropie et il faut le savoir. Elle est d'abord affaire d'intérêts personnels, mais aussi de patriotisme. Sur la scène politique les principaux acteurs sont ou alliés ou adversaires. Le Prince est obligé de combattre ces derniers pour s'imposer. Dans ces conditions de lutte pour la survie, l'homme sentimental ne trouve qu'une place promue aux enfers de la soumission et des écrasés. Il y a lieu alors de reprendre pour notre propre compte cette interrogation de Julien Freund :

« ...que penser de ceux qui croient sincèrement qu'une fois parvenus au pouvoir qu'ils ne feront pas de politique, qu'ils prendront leur distance à l'égard des manœuvres, des intrigues, des tractations et autres équivoques ? »¹⁴⁴

Ce n'est pas là, une manière de réduire la politique à ce sinistre tableau de violence, mais il s'agit juste d'attirer l'attention sur la difficulté qu'il y a à gouverner avec la pudeur et la pureté du saint. La sanction du prophète désarmé est suffisamment édifiante sur ce point.

¹⁴² PRELOT, M. : *Histoires des idées politiques*, p 201

¹⁴³ MACHIAVEL, *Prince*, p 343

¹⁴⁴ FREUND, J. : *L'essence du politique* p 638

La politique et la morale n'opèrent pas sur le même terrain, et toute la théorie de Machiavel consiste alors à une nouvelle redistribution des rôles entre ce que la politique exige et ce que la morale recommande. Cette distinction conforte-t-elle pour autant une opposition entre ces deux domaines ? On est tenté de répondre par la négative. Il ne s'agit pas en fait de nier totalement la morale. Cependant, force est de reconnaître que l'éthique n'a plus sa puissance hégémonique d'antan. L'action du Prince ne consiste pas à opposer bien et mal comme deux moyens exclusivement reclus, elle doit conduire à leur juste alliance selon un principe hiérarchique bien déterminé.

La morale n'est pas niée, mais simplement négligée. L'homme d'Etat agit certes pour le bien, mais pas toujours en conformité avec lui. Il y a juste un déplacement de la valeur d'une logique a priori vers une perspective a posteriori. Cela signifie qu'il n'y a pas en réalité une véritable neutralité axiologique, mais plutôt, une redéfinition de ce qui est moyen et de ce qui est fin. En empiétant sur le champ politique, le souverain Bien perd de son autorité pour s'assujettir aux réquisitions de cette dernière, non plus comme fin, mais seulement comme moyen. C'est ce qui appelle une nouvelle rétribution des tâches de l'Etat comme le fait remarquer le comte Sforza :

« Dans l'esprit de Machiavel, les tâches de l'Etat n'étaient ni morales, ni religieuses, non qu'il niât ces éléments, mais il les considérait comme des forces sociales qui devaient trouver leur place dans la structure de l'Etat. »¹⁴⁵

Ce qui intéresse Machiavel, ce n'est pas le bien en soi, il vise l'utile. C'est ce qui amène le Florentin, à en croire Giono, à disqualifier la morale dans son principe même :

« S'il ne se soucie pas de morale, (...) c'est qu'il ne s'agit pas de savoir ce que la morale approuve ou ce qu'elle réprouve. Cela tout le monde le sait, et inutilement. »¹⁴⁶

Voilà qu'on transfère l'enjeu de la problématique de l'axiologie à la praxéologie.

Dans l'optique du Secrétaire Florentin, ce n'est plus le bien qui commande l'action, mais c'est désormais l'action qui détermine la valeur :

« Un esprit sage, dira-t-il, ne condamnera jamais quelqu'un pour avoir usé d'un moyen hors des règles ordinaires pour régler une monarchie ou fonder une

¹⁴⁵ SFORZA, Le comte : "Les pages immortelles de Machiavel", p 17

¹⁴⁶ MACHIAVEL : op. cit. , p XIV

république. Ce qui est à désirer c'est que si le fait l'accuse, le résultat l'excuse; si le résultat est bon il est acquitté; tel est le cas de Romulus »¹⁴⁷

L'utile semble alors prendre le dessus sur le bien. Le premier juge du fait alors que le second juge de la valeur. Toutefois, dans la logique de Machiavel le fait précède et détermine inéluctablement le jugement. Ce qui est bien est bien parce qu'il est utile alors que l'utile ne l'est pas parce qu'il est bien. L'utile est toujours lié à l'efficacité et celle-ci dépend toujours de l'adéquation des moyens. Autrement dit, qui veut la fin doit absolument en déployer les moyens, ce n'est que trop évident.

Cette considération pragmatiste est semble t-il ce qui a engendré la formule cynique "la fin justifie les moyens» par laquelle on prétend résumer la pensée de l'auteur du Prince et qui fait qu'on le rejette. Cependant, non seulement il n'est pas l'auteur d'une telle affirmation, mais celle-ci comporte en plus, quelques ambiguïtés qui, lorsqu'elles sont rigoureusement analysées, porteraient la contradiction chez Machiavel lui même.

En effet, dire que la fin justifie les moyens, signifierait que la justesse des moyens employés dans la recherche d'une fin déterminée, interdirait l'usage de tout autre moyen différent chaque fois que la même fin serait poursuivie. Cela réduirait alors, la relation moyen /fin à une application mécaniste et prédéterminée, ce qui n'est pas le cas. La preuve, c'est qu'on voit deux personnes user du même moyen, l'un réussir et l'autre échouer et deux autres, employer des moyens différents et atteindre tous le même but. Ce qui, pensons-nous relève d'autres considérations telles que les circonstances. C'est également la confirmation que la fin ne justifie pas forcément les moyens, mais que ce sont les circonstances qui commandent techniquement leur usage. C'est pourquoi, l'entreprise du Prince ne saurait toujours se conformer à un déterminisme pré-établi. La situation politique étant fluctuante, il peut se retrouver dans des circonstances qui nécessitent un comportement peu orthodoxe et c'est généralement le cas lorsqu'il est nouveau :

« ...Un Prince, surtout quand il est nouveau, il ne peut bonnement observer toutes ces conditions par lesquelles on est estimé homme de bien; car il est souvent contraint pour maintenir ses Etats d'agir contre sa parole, contre la charité, contre la religion. »¹⁴⁸

¹⁴⁷ MACHIAVEL, op. cit. , p 405

¹⁴⁸ MACHIAVEL, *Prince*, p 341

Cependant, il ne doit violer le code éthique que par nécessité et jamais par caprice. C'est la raison pour laquelle, certains pensent que Machiavel n'est pas, en définitive, si machiavélique qu'on le lui reproche avec la consécration que ce qualificatif a désormais acquise. En tout fait, il recommande de faire le bien et de ne pas s'en éloigner tant que c'est possible, mais quand les rigueurs du moment imposent un autre type de comportement, il faut alors savoir s'y résoudre :

« Ce pourquoi il (le Prince) faut qu'il ait l'entendement prêt à tourner selon que les vents de la fortune et variations des choses lui commandent... »¹⁴⁹

Cela revient à dire finalement que la nature du Prince c'est de n'avoir pas de nature.

C'est ce qui justifie que Machiavel invite le politique à jouer sur le registre des apparences, à paraître tout en se gardant d'être. Du moins, il lui faut être une matière amorphe dont la propriété consiste à s'adapter à toutes les formes qu'elle incarne car en réalité, *« ... la même forme ne peut convenir à une matière devenue toute contraire. »¹⁵⁰*

En effet, les vertus qui habitent une république libre ne sauraient convenir à une principauté corrompue. Le politique, c'est finalement un personnage ad hoc, et celui qui l'a compris à ses dépens c'est sans doute Pier Soderini dont Machiavel dit que ses scrupules étaient *« ceux d'un homme honnête et bon »*.¹⁵¹ Ce sont, malgré tous ces scrupules là qui le perdirent. Le temps du changement étant venu, il n'a pas voulu changer.

Mais à celui qui a su déceler les signes avant coureurs d'un éventuel changement, qu'il ne s'y prête qu'avec modération et à des degrés obligés :

« Quiconque de bon qu'il était veut devenir méchant, doit y arriver par des degrés obligés. Il faut si bien s'accommoder aux circonstances, que les vieux amis qu'elles vous font perdre se trouvent si avantageusement remplacés par les nouveaux que votre autorité n'en soit nullement affaiblie. »¹⁵²

Cependant, une telle métamorphose doit absolument échapper à l'attention du peuple, ainsi que sa méchanceté. Il doit paraître toute clémence et toute moralité car le peuple le

¹⁴⁹ MACHIAVEL, *Prince*, p 342

¹⁵⁰ MACHIAVEL, *Discours*, p 430

¹⁵¹ MACHIAVEL, *Discours*, p 614

¹⁵² MACHIAVEL, *Discours*, p 474

jugera toujours à l'aune des valeurs. Il est alors tenu d'en être conscient tout en se gardant d'accorder les mêmes significations aux valeurs qui lui sont attribués par le peuple.

Ses qualités propres à lui sont celles là qui lui apportent le succès et la grandeur, même si, par ailleurs, le peuple les trouve répréhensibles, car à bien y regarder, ce qui est vice pour l'homme privé ne l'est pas nécessairement pour lui et de même pour la vertu. C'est pourquoi Machiavel pense qu'il ne doit point se soucier

*« ...d'encourir le blâme de ces vices sans lesquels il ne peut aisément conserver ses Etats; car tout bien considéré, il trouvera quelque chose qui semble être vertu, et en la suivant ce serait sa ruine, et quelque autre qui semble être vice, mais en la suivant, il obtient aise et sécurité ».*¹⁵³

La fiabilité de l'apparence n'est pas si solide qu'elle puisse soutenir les entreprises du Prince car ce qui se montre, n'est pas toujours un aspect de l'invisible comme le pensait Anaxagore.

Ainsi, de ses qualités et défauts qui lui sont alloués, il se doit de les examiner avec une certaine distance, pour considérer et garder avec lui ces vices qui lui sont utiles et, ceux là qui ne le sont pas, il peut sans grand dommage s'en départir. L'homme politique doit œuvrer pour sa réputation certes, mais seulement si cela ne lui est pas fatal. C'est pourquoi, s'agissant d'être estimé libéral pour fuir le renom de ladre, il ne doit s'y risquer qu'avec réserve. Il est évident qu'il n'y a pas entre les hommes privés qui, devant choisir entre la libéralité et la parcimonie, ne choisit le premier au détriment du second. Cependant, la même évidence n'est pas de rigueur pour un Prince. Il peut s'il le désire, être très dispendieux sur ce qui ne lui appartient pas, à lui et à ses sujets, car dit Machiavel : *« ...dépenser le bien d'autrui ne t'ôte pas la bonne renommée mais t'en cause de nouvelle. »*¹⁵⁴ Mais, il lui faut à tout prix éviter de dépenser son propre bien.

En effet, en usant de sa richesse pour contenter les hommes, il contribue à une réduction asymptotique de celle-ci, ce qui, inévitablement, le mène à la pauvreté. Par conséquent, il sera obligé de grever son peuple d'impôts et de risquer ainsi le renom de rapace qui lui attire la haine du peuple et subséquemment, sa perte. La sagesse consisterait donc pour lui, à savoir que, dans ce monde le bienfait est inépuisable, la richesse consommable et les hommes ingrats. Fort de cette sagesse, il lui est plus profitable alors de se résigner tout

¹⁵³ MACHIAVEL, *Prince*, p 336

¹⁵⁴ MACHIAVEL, *Prince*, p 338

bonnement à assumer le renom de ladre au lieu de vouloir l'éviter et de tomber dans un malheur plus grand. Et, d'ailleurs, il lui est très possible, d'éviter la haine des hommes sans pour autant faire preuve de grande largesse et sans être pour autant tenu pour ladre. L'essentiel est de s'abstenir alors des biens et des femmes de ses sujets. Cependant, ce scrupule est observé, moins par conformisme moral que par nécessité de conservation. Néanmoins, c'est une confirmation de plus, que le Secrétaire Florentin n'est pas, de toute façon, amoral.

Si le souverain peut souhaiter à bon droit obtenir l'amour du peuple, il est cependant plus sûr, pour lui, de se faire craindre car, cela dépend de lui et de la crainte du châtement qu'il lui inspire. Tandis que, lorsqu' il mise sur le seul amour de ses sujets, qui ne dépend nullement de lui, il risque certainement sa perte :

*« car il y a dans les hommes avec une humeur inquiète qui est telle que si l'on ouvre la plus petite porte à leur ambition, ils oublient à l'instant toute leur affection pour un Prince que sa bonté leur avait fait chérir ».*¹⁵⁵

C'est pourquoi la prudence de l'homme d'Etat consiste à toujours compter sur ses propres forces et sur ce qui dépend entièrement de lui, car, ne le faisant pas, il renonce à son autorité et la multitude n'a jamais su gouverner sans chef.

En définitive, la politique est un rapport de force entre des intérêts divergents, celui du Prince et celui de ses sujets. La vertu du politique consiste alors à en comprendre les variations et à oeuvrer pour l'intérêt supérieur de la patrie qui, tout en sauvegardant l'intérêt particulier du Prince, procure aussi la sécurité au peuple. L'homme d'Etat doit être conscient que ses actions sont motivées par une raison supérieure, par conséquent, ce qui est valable pour l'homme privé, ne l'est pas forcément pour lui. Il est celui entre les mains de qui, le destin de tout un peuple se joue. A ce titre, il n'y a qu'une seule exigence qui vaille, c'est le succès. Aucun échec n'est tolérable à son égard. Au contraire, l'échec fait oublier tout le bienfait qu'il a précédemment fait. La conscience de cette ingratitude des hommes doit annihiler toute hésitation à user d'un quelconque moyen, fût-il blâmable. En réalité, il n'y a pas pour lui, un moyen moral et un autre immoral, ce qui existe c'est un moyen efficace car *« une victoire répare l'effet des plus fâcheuses manœuvres et une défaite fait avorter les plans les plus sagement concertés ».*¹⁵⁶ Ce que la politique exige, la morale ne le recommande pas toujours, l'homme politique doit alors préférer le politiquement correct. Et cela, même s'il lui

¹⁵⁵ MACHIAVEL, *Discours*, p 667

¹⁵⁶ MACHIAVEL, *Art de la guerre*, p 789

faut ôter à son existence humaine, toute référence aux absolus moraux, pour la contenir aux seules dimensions de la politique.

Vice et vertu ne sont plus pour lui des repères moraux, mais des données politiques. Peu lui importe de savoir quelle vertu est louée et quel vice est réprimé, ce qui doit l'intéresser, c'est de savoir déterminer avec lucidité quels vices le font régner et quelles vertus le condamnent au malheur, car tout bien considéré, « ...la gloire et la réputation sont quelques fois le prix des vices contraires.»¹⁵⁷ L'éthique de conviction n'est pas l'éthique de responsabilité et le politique ne néglige la conviction que par devoir de responsabilité.

SECTION 2 : LA SOUVERAINETE PAR DELA BIEN ET MAL **: L'éthique de responsabilité**

Beaucoup de penseurs ont considéré le *Prince* de Machiavel comme le manifeste partisan d'un citoyen aux abois, languissant dans l'espoir d'une unité italienne qui tarde à se réaliser. L'Italie déchirée par les querelles de factions, assujettie par l'invasion étrangère, pillée par les armées mercenaires et consumée par l'Eglise, cherche désespérément son rédempteur. A la croisée des chemins entre l'anéantissement total et le redressement, le choix est inévitablement conditionné; l'Italie est sommée de s'unir ou de disparaître à jamais. Difficile alors de ne pas soupçonner le dernier chapitre du *Prince* dont l'intitulé à lui seul présente les allures d'un plaidoyer pro domo : "exhortation à prendre l'Italie et à la délivrer des barbares".

L'urgence est au revival de la fibre patriotique afin de s'unir autour de l'essentiel. Inutile de se demander pour qui sonne le glas ? Peu importe, Julien ou Laurent, pourvu qu'il y'ait quelqu'un qui veuille lever le drapeau. Sans doute, les mots de Glucksmann sonnent d'une justesse incontestable : « *La mort pré unit ceux que la vie sépare.* »¹⁵⁸ C'est le paradoxe même de la vie. La souveraineté a un coup et, le plus difficile à admettre, c'est que c'est souvent selon des moyens moralement condamnables. Mais, peut-on seulement se soucier de

¹⁵⁷ MACHIAVEL, *Discours*, p 666

¹⁵⁸ GLUCKSMANN, A. : *Le bien et le mal : Lettres immorales d'Allemagne*, p 61

morale alors même que les conditions de son observation sont également menacées ? La patrie doit être sauvée et

« s'il s'agit de délibérer sur son salut, il (le citoyen) ne doit être arrêté par aucune considération de justice ou d'injustice, d'humanité ou de cruauté, d'ignominie ou de gloire; le point essentiel qui doit l'emporter sur tous les autres c'est d'assurer son salut et sa liberté. »¹⁵⁹

Il s'agit de nier la singularité au profit de l'affirmation universelle, le jugement ne doit plus se faire selon le bien et le mal mais selon un procès de l'efficacité. Assurément, la souveraineté de l'Etat est transcendante à toute moralité ordinaire et le Prince doit répondre des conséquences de son acte. Il ne s'agit plus alors, de s'agripper à des convictions par devoir de moralité, pour simplement être estimé tel, il s'agit d'assumer la responsabilité de ses décisions, il s'agit d'une éthique de la responsabilité devrions-nous dire.

On ne le dira jamais assez, la politique n'est pas hostile à la morale. Cela est d'autant plus vrai que le Prince n'agit pas en dehors de toute morale. Cependant, le système des valeurs auquel il est soumis, n'est pas non plus celui du bon chrétien. Il s'agit d'une nouvelle vision de la morale, une nouvelle perspective pour parler comme Glucksmann:

« L'expérience du "mal pur" ouvrirait une toute autre perspective. Elle confronte des centres de décisions autonomes à la menace d'une ruine commune. A chacun ses goûts, à chacun ses couleurs, et l'originalité de sa table des valeurs, qu'importe l'incompatibilité de ces raisons de vivre s'il demeure possible, et parfois nécessaire, de s'entendre pour éviter la mort. »¹⁶⁰

C'est à cette sentence axiomatique que doit se résoudre l'homme d'Etat toutes les fois que la souveraineté sera remise en question.

Quand la liberté de la patrie est hypothéquée et qu'il faille restaurer l'ordre public, la raison même de cet ordre ne doit pas se soucier de l'ordre des raisons fussent-elles ébranlées dans leurs convictions les plus profondes. Cependant, comme toute entreprise historique, celle-ci n'est pas non plus sans péril, ni sans mal. Dès lors, elle ne peut être menée à bien par le commun des mortels. Elle devient l'affaire d'hommes qui sortent de l'ordinaire, à

¹⁵⁹ MACHIAVEL, *Discours*, p 708

¹⁶⁰ GLUCKSMANN, A. : op. cit. , p 61

la dimension de l'événement, et qui savent surtout banaliser les morsures de l'histoire pour la suprême cause :

« ...il faut être fort soi-même pour commander des actions fortes, et que ce n'est point par la douceur que cet homme fort peut faire exécuter de pareils ordres. Celui qui n'a point cette trempe d'âme ne doit rien ordonner d'extraordinaire... »¹⁶¹

L'acquisition de la souveraineté nécessite alors de la vertu, c'est à dire cette force de caractère qui porte les âmes fortes à braver les interdits, à défier les abîmes, à négliger la valeur pour imposer leurs intérêts. On pourrait sans doute opposer à un tel argument, le cas de Agathocle de Sicile dont Machiavel dit pourtant qu'il ne peut être considéré parmi les hommes virtuosi à cause de ses scélératesses outrées. Néanmoins, le Florentin reconnaît qu'il n'a pas été moindre que nul autre excellent personnage de l'histoire. C'est ce qui fait croire que ce n'est là qu'une simple manière de parler, un autre aspect de son "*larvatus prodéo*".

Cette qualité qu'est la vertu, est cependant l'une des plus rares chez ces hommes dont l'amour de la facilité est la chose la mieux partagée. Les hommes désirent toujours partager les honneurs mais jamais les horreurs. La plupart des hommes ont l'âme encline à la passivité et à la tranquillité.

« Or, devenir par force souverain dans une république suppose au contraire un homme ambitieux et méchant. Par conséquent il se trouvera bien rarement un homme de bien qui veuille, pour parvenir à un but honnête, prendre des procédés condamnables,... »¹⁶²

Les scrupules de l'homme de bien ne vont pas à l'homme de valeur, et c'est à ce titre seulement que les grands personnages comme César sont entrés dans la légende.

La vertu c'est aussi la conjonction de l'initiative exceptionnelle avec les opportunités du moment. Cette occasion, que Machiavel appelle encore hasard ou fortune, est tout aussi une donnée non négligeable pour la réalisation des actions du Prince. En effet, cette importance de la fortune est si grande aux yeux de l'opinion qu'on pense qu'elle gouverne l'ensemble de nos actes et qu'à cet effet nous ne sommes que des exécutants. Le prétexte permet ainsi aux hommes d'agir sans pour autant endosser la responsabilité éventuelle des

¹⁶¹ MACHIAVEL, *Discours*, p 669

¹⁶² MACHIAVEL, *Discours*, p 431

conséquences de leur acte. Le Florentin pense que ce n'est là qu'une fuite de responsabilité, ce qui l'amène à réexaminer la puissance de la fortune dans nos entreprises :

« Néanmoins, pour que notre libre arbitre ne soit éteint, j'estime qu'il peut être vrai que la fortune soit maîtresse de la moitié de nos œuvres, mais qu'étiam elle nous en laisse gouverner à peu près l'autre moitié. »¹⁶³

Cette réévaluation permet ainsi de reconsidérer la dignité de l'homme ainsi qu'elle donne sens à sa vie. Mieux encore, Machiavel pense que la fortune n'impose sa loi qu'à ceux qui ne savent pas lui résister, mais aux audacieux, elle sourit forcément. L'excellence d'un homme d'Etat consiste donc à savoir cultiver en lui, cette capacité à créer des opportunités, à obliger le hasard à se plier à ses décisions. Car, la réussite du politique dépend ou de la fortune ou de son talent. Cependant, l'expérience montre que celui qui compte sur son propre talent, réussit le mieux. La raison est suffisante alors pour que le Prince ne se laisse pas mener par le déterminisme universel. Il lui est donc nécessaire de pouvoir prévenir les revers de la fortune afin d'ajuster ses coups en conséquences. Pour ce faire, il lui faut calquer ses actions conformément à

« ...ce que les Princes sages doivent faire, qui ne doivent pas seulement avoir regard aux désordres présents mais à ceux qui adviendront, et mettre toute leur habilité à les éviter d'autant qu'en les prévoyant de loin on y peut facilement remédier. »¹⁶⁴

Comparant ainsi les actions du Prince à l'attitude du médecin devant les fièvres étiques, le florentin dit qu'au début elles sont facilement décelables mais difficilement curables, et lorsqu'elles deviennent aisément détectables c'est qu'elles sont devenues, par leur ampleur, incurables.

Il est alors recommandé au Prince de pouvoir diagnostiquer les symptômes d'une éventuelle crise, afin de pouvoir anticiper ses décisions et de réduire ainsi les dégâts :

« Cette même manière le Prince sage la doit observer, et n'être jamais en temps de paix oisif, mais de ce temps mettre son soin à amasser un capital duquel il se puisse aider en l'adversité, afin que quand la fortune tournera le dos, elle le trouve prêt à résister à sa furie. »¹⁶⁵

¹⁶³ MACHIAVEL, *Prince*, p 365

¹⁶⁴ MACHIAVEL, *Prince*, p 295

¹⁶⁵ MACHIAVEL, *Prince*, p 334

En effet, la fortune présente un double visage. Elle est occasion lorsqu'elle se prête favorablement à l'entreprise du Prince, mais elle peut aussi être hostile et se présenter sous la figure du destin ou de la fatalité. Cette sagesse est très utile au Prince surtout en matière de guerre. Connaissant l'attaque par surprise comme l'une des ruses de la guerre, le sage Prince ne doit nullement se laisser surprendre. Pour ce faire, il lui faut, dans toutes ses entreprises, suivre une stratégie qui calcule et qui intègre le hasard. C'est pourquoi Machiavel recommande au Prince de vivre en temps de paix dans l'exercice de la guerre, de proposer à ses soldats des éventualités d'attaque et de trouver par lui même les solutions qui les anéantissent. Cette guerre à la fois fictive et préventive, participe de la nécessité de prévenir le danger et de prédire, si l'on veut, l'avenir. Ce qu'il réussit bien s'il prend la peine de s'instruire du passé et de suivre les faits et gestes des grands personnages, car

*« L'histoire bien méditée de leur vie servirait à chaque Prince de guide assuré, qui leur montrerait le chemin de la gloire ou de l'infamie, le moyen de vivre tranquille ou dans les transes ».*¹⁶⁶

Cela vient du fait que pour Machiavel, le déroulement de l'histoire est cyclique et que ce sont les mêmes événements qui reviennent. A l'en croire le ciel et les hommes n'ont changé ni d'ordre, ni de mouvement. Par conséquent, l'avenir n'est rien d'autre que la projection du passé dans le futur. Ainsi, les Princes pour entretenir leur sagesse doivent observer avec attention et intérêt les faits et gestes des anciens et parmi eux, imiter les manières les plus excellentes afin, dit Machiavel *« que si leur talent n'y peut parvenir, il en garde au moins quelques relents. »*¹⁶⁷

Telle une jurisprudence de l'histoire les solutions aux problèmes survenus dans le passé constituent, pour celui qui sait en tirer profit, un excellent background pour déjouer les pièges et surmonter les obstacles du présent. L'expérience historique n'est en fait, rien d'autre que le catalogue des succès et des erreurs du passé, qui réoriente nos actions en vue du progrès. A travers cette vision récurrente de l'histoire, la position du théoricien Machiavel, coïncide avec celui de l'acteur, et c'est ce qui lui permet dans son œuvre d'illustrer ses arguments par des exemples tirés de l'histoire. Le Prince doit en faire autant et c'est ce qui fait dire à Lefort que :

¹⁶⁶ MACHIAVEL, *Discours*, p 409

¹⁶⁷ MACHIAVEL, *Prince*, p 303

« S'il (le théoricien) a le pouvoir d'indiquer des solutions, c'est que les termes de l'histoire sont déjà écrits dans le réel; en revanche, le Prince a le mérite de penser l'universel dans le particulier, de déchiffrer dans le présent les signes de ce que sera la figure des conflits à venir et de faire ainsi, dans la pratique de l'anticipation, l'épreuve du calcul infini,... »¹⁶⁸

C'est donc cette constante, ou si l'on veut, cet invariant du réel variable qui permet ainsi de faire de la politique une science par une certaine maîtrise des phénomènes naturels. Il est certes évident, que tout n'est pas stable dans le réel et qu'il faudrait bien concéder une portion aux accidents de l'histoire, néanmoins le cycle des événements en politique suit une certaine stabilité. C'est la raison pour laquelle, le regard du Prince ne doit pas être unidirectionnel et tourné vers l'avenir. Il lui faut avancer tout en jetant de temps à autre un coup d'œil dans le rétroviseur. Les anciens apparaissent alors comme une sorte de conseils des sages.

Cependant, l'histoire ne manque pas d'intérêt certes, mais elle ne doit pas non plus faire négliger les défis du présent. Pour ce faire, le Prince doit être entouré d'autre type de conseillers qui vivent à ses côtés et le renseignent sur les choses actuelles. Mais puisqu'il doit se faire une renommée de grandeur et d'excellence dans tout ce qu'il engage, il doit songer à faire en sorte que personne ne puisse lui manquer de respect. Toutefois, le risque est grand, s'il ne prend pas soin de sélectionner ses conseillers ainsi que les renseignements qu'ils lui donnent. Si le souverain se rend accessible à tous égards et permet à tout un chacun de lui dire la vérité, il risque tout simplement le mépris et la flatterie, deux poisons dont il faut absolument se préserver.

C'est ce qu'il fait bien lorsque dans son Etat, il choisit « ...des gens sages, auxquels seuls il donnera liberté de lui dire la vérité, et de ce qu'il leur demandera seulement, non d'autres choses;... »¹⁶⁹ Par ce fait, il prouvera qu'il est seul maître à bord et que lui seul détient l'autorité.

Toutefois, il doit être curieux de tout, et de toutes les possibilités qui lui seront offertes, en choisir celle qui emporte son adhésion et le suivre. Et, c'est parce qu'il a le monopole des décisions qu'il est aussi le seul responsable des conséquences de son acte. Le paradoxe c'est que le Prince doit en même temps se méfier de son entourage car, ne le faisant

¹⁶⁸ LEFORT, C. : op. cit. , p 357

¹⁶⁹ MACHIAVEL, *Prince*, p 361

pas, il n'est pas à l'abri des conspirations et c'est là son plus grand malheur comme le dit Machiavel :

« Partant, le plus grand des malheurs qui puisse arriver à un Prince, c'est que l'on conspire contre lui; car une conspiration le fait périr, ou le déshonore. »¹⁷⁰

C'est pour cette raison qu'il doit se méfier de ceux là qui ont le plus grand accès à lui et de ceux qui ont le plus bénéficié de ses faveurs, car ils ont les moyens de le nuire.

Le souverain ne doit avoir confiance en personne au risque de se laisser entraîner dans une naïveté qui, inmanquablement le fait périr. La souveraineté doit être sans partage et le pouvoir ne doit être risqué sous aucun prétexte moral ou sentimental, comme le dira Hélène Vedrine : « ...la politique ne se fait pas avec de bons sentiments »¹⁷¹. Ni l'affection qu'il a pour certains de ses proches collaborateurs pour quelque raison que ce soit, ni le devoir de reconnaissance qu'il a envers eux pour leur fidélité et la durée de leur compagnonnage, ne doit tout de même lui inspirer la mauvaise idée de verser dans le laxisme. Le devoir de reconnaissance est certes un devoir moral tout comme la bonne foi, qu'il doit observer, de tenir toujours ses promesses. Seulement, il ne doit les respecter que si elles ne lui coûtent pas son trône ou son prestige.

Quand la vie tient à l'espoir, ce qui est fatal c'est la désillusion. Ainsi, le peuple se maintient tranquillement tant qu'on lui fait espérer un lendemain meilleur. Il est donc du devoir du Prince d'entretenir cet espoir par des promesses, tout en sachant que les promesses n'engagent véritablement que ceux qui y croient. D'autant plus que pour ceux qui subissent la politique « être berné n'est pas si exceptionnel »¹⁷² à en croire Jean Giono.

Par conséquent, le politique n'a pas à s'acquitter d'une dette morale qu'il a contractée par nécessité et pour le salut de l'intérêt général, si les contraintes qui l'y ont obligé s'estompent.

Cette maxime, Machiavel la fonde sur une anthropologie nihiliste, qui consiste à prendre les hommes pour ce qu'ils sont. « Les hommes, dit Machiavel, sont ingrats, changeants, dissimulés, ennemis du danger, avides de gagner;... »¹⁷³. Ce caractère, réversible à tout bout de champ, fait qu'ils ne tiennent point leur parole et demeurent en

¹⁷⁰ MACHIAVEL, *Discours*, p 635

¹⁷¹ VEDRINE, H. *Machiavel ou la science du pouvoir*, p 77

¹⁷² MACHIAVEL, op. cit. Introd. p XII

¹⁷³ MACHIAVEL, *Prince*, p 339

permanence dans la versatilité. Tant que le danger est lointain, ils sont avec le pouvoir pour jouir des avantages, mais sitôt qu'il devient imminent, ils se dérobent et se posent en opposants. Ils ne vivent que pour leurs intérêts et, le politique qui se fonde sur de tels collaborateurs évite difficilement sa perte.

Le sage dirigeant doit tout comme eux, faire passer ses intérêts personnels en premier lieu. C'est de bonne guerre. Et, puisque son intérêt majeur c'est la conservation du pouvoir, il doit toujours éviter ce qui le lui fait perdre ainsi que le Florentin le lui suggère :

« Si, pour réordonner une cité, il fallait qu'un Prince dépose le pouvoir, celui qui préférerait la laisser dans le désordre pour garder le pouvoir mériterait peut être quelque excuse »¹⁷⁴.

Le bonheur éternel et unanime n'existe que dans un monde imaginaire fabriqué de toute pièce. Les intérêts divergents, des uns et des autres, faits qu'on ne peut combler les uns sans causer de préjudices aux autres. Ainsi, le souverain doit préférer son bonheur propre même si c'est au prix des malheurs des autres. D'ailleurs, il est préférable pour lui de régner dans un Etat corrompu, ne serait-ce que pour en tirer le mérite de le réordonner et de se faire ainsi une gloire immortelle.

Par ailleurs, le devoir moral de l'homme politique pèse le moins au fondateur d'un Etat qu'à celui qui voudrait le réordonner après l'avoir conquis. En effet, par le fait que le fondateur doit introduire dans l'Etat un ordre nouveau avec des institutions nouvelles, il s'inscrit par la même occasion dans un contexte pré juridique dont il devient en même temps le législateur. C'est en réalité ce qui lui facilite la tâche puisqu'il n'est soumis à aucune contrainte éthique.

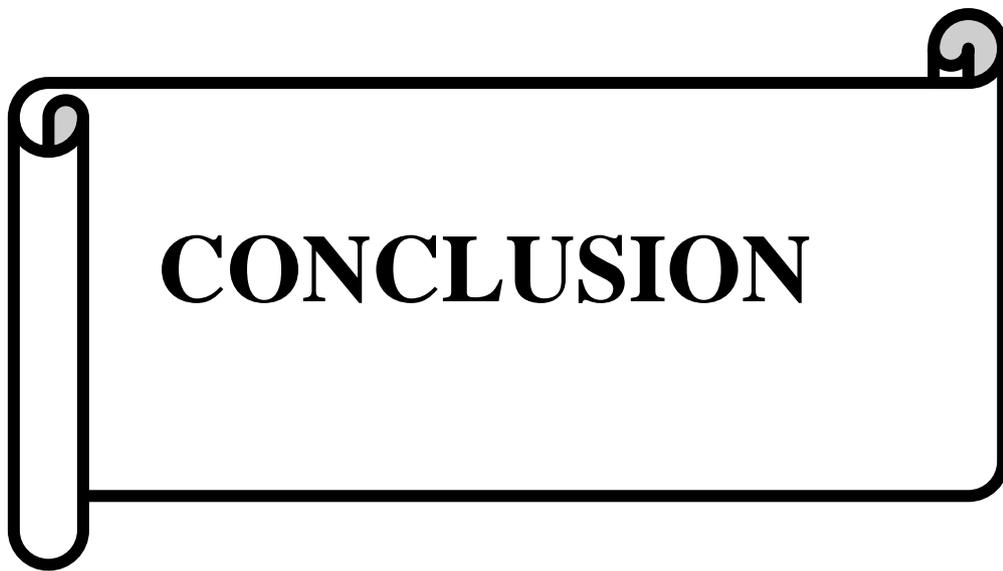
En définitive, on peut retenir que l'histoire avance par le moteur des passions égoïstes mais surtout à coup de décisions et c'est le monde politique qui le démontre le mieux sans doute. Lieu par excellence du pluralisme et de l'antagonisme des valeurs, l'Etat n'est pas cependant une association libre et volontaire, il est plutôt une institution ou l'agrégation des volontés individuelles est presque impossible. Pour les sujets il est question de "vivre", pour le souverain il est plutôt question de "survivre" c'est à dire de lutte permanente contre la mort politique.

¹⁷⁴ MACHIAVEL, *Discours*, p 410

Il est alors impossible à l'homme d'Etat de demeurer dans l'intransigeance absolue de servir des principes, puisque ses actions obéissent le plus souvent à des impératifs utilitaires. Et, c'est à juste raison que diront Roland Frappet et Colonna D'Istria que :

« La vie morale peut donc constituer un obstacle dans certaines circonstances, paralyser : elle devra être transgressée et soumise à une nécessité supérieure. En sachant entrer au mal quand il faut, le Prince apporte la preuve qu'il a compris et maîtriser l'impératif supérieur : il sait vivre selon la nécessité, selon une vertu plus haute que les vertus morales qu'on prête traditionnellement aux Princes et qui s'identifie avec la connaissance des choses nécessaires »¹⁷⁵.

¹⁷⁵ COLONNA D'ISTRIA, G. et FRAPPET, R. : *L'Art politique chez Machiavel*, p 62



CONCLUSION

Tout au long de cette étude, il a été question pour nous de traiter, avec le recul nécessaire à tout examen objectif, d'une notion qui demeurait jusque là ambiguë, à savoir, la violence chez Machiavel. Mais, notre prétention ne nous a pas pour autant conduit à vouloir lever toute équivoque à propos de ce terme et faire ainsi l'unanimité autour de la question. Ambivalente, la notion de cruauté l'est sans doute. Il arrive qu'elle soit bonne ou mauvaise selon qu'elle sera utilisée de telle ou telle manière, mais aussi selon qu'elle débouche sur le bien ou qu'elle agrandisse le mal qu'elle est pourtant sensée amoindrir. A cet effet, notre intention s'est limitée à déterminer dans quelle mesure et sous quels rapports elle peut être bonne et profitable à l'autorité politique.

Ce fut par un procès d'intentions que Machiavel fut très tôt jugé et condamné pour des propos qu'il n'a peut être jamais tenus. L'enjeu était si grand, l'objet si délicat et les propos si adroits, qu'il fallait sans doute travestir son discours pour pouvoir le condamner¹, non pas pour son erreur mais pour son génie. Machiavel n'a jamais enseigné l'immoralité gratuite pour laquelle on le condamne chaque fois qu'il s'agit de parler politique. Le scandale du Florentin, son *culpa levis*, c'est peut être d'avoir vu clair au moment où le Prince croyait avoir mis tout le monde dans l'obscurantisme et d'oser parler publiquement et sans gêne d'un sujet qui, jusque là était resté tabou : le crime en politique. Cela n'est certes pas son invention, mais le mérite d'avoir affirmé sans voile l'utilité voire même la moralité lui revient de droit. Voilà de quoi il s'est agi ici à travers le thème que nous avons choisi pour en parler : « De la bonne cruauté chez Machiavel ». C'est dans cette perspective visant à comprendre les enjeux simultanément théoriques et pratiques des textes de Machiavel que nous nous sommes intéressés à ce thème dont le moins que l'on puisse dire est qu'il reste toujours délicat. C'est le sens même de la parenthèse incluse dans sa définition au chapitre VIII du Prince "(si l'on peut dire y avoir du bien au mal)". Comment plaider la cause d'un mal qui serait tout compte fait un bien ? C'est là tout l'enjeu de notre plaidoyer. Pour ce faire, il a fallu d'abord montrer la complicité qui existe entre la politique et la violence. La politique est rapport de forces de part en part, soit pour la souveraineté extérieure soit pour celle intérieure. De toutes les façons, il est question de pouvoir et de domination, et si ce n'est pas pour acquérir c'est alors pour conserver que l'on agit. Et partout où règne la convoitise, le seul moyen de s'affirmer devient alors inévitablement la négation de l'autre. Le moyen le plus le plus efficace pour nier l'autre reste dès lors son élimination définitive. C'est alors qu'on peut comprendre sans frisson la

¹ LEFORT, C : op. cit. p11

générosité même qu'il y a dans le crime politique. On tue pour s'imposer tout comme on tue pour échapper à la mort. La lutte pour l'existence ne connaît pas de répit contre les adversaires de l'extérieur le souverain se défend par les armes et contre ceux de l'intérieur par le droit. Mais que vaut la réputation d'une puissance qui ne s'appuie pas sur ses propres forces¹⁷⁶, tout comme la loi qui n'est pas sous-tendue par une force coercitive qui en impose le respect ? D'où il est nécessaire d'asseoir le pouvoir sur de bonnes armes c'est à dire, les siennes propres et sur de bonnes lois, celles qui s'appuient sur la contrainte. Assurément, l'arme demeure le garant le plus sur des Etats mais aussi le plus sur législateur.

Toutefois, il ne faut pas non plus banaliser l'amour du peuple comme l'un des paramètres clés de la conservation du pouvoir et ce n'est pas par la menace perpétuelle ni par la violence ouverte qu'on peut se le gagner. Le pouvoir qui s'installe par la violence a par ailleurs besoin de trouver un procès de légitimation par lequel il programme son acceptation par le peuple. Il cesse d'être force brute pour devenir fonctionnement symbolique, spectacle et jeu de couleurs. Le sage Prince est celui qui sait manier avec l'habileté requise le mensonge, la ruse, l'hypocrisie et même le crime tout en prenant garde de bien colorer ce mal plus que nécessaire avec les couleurs du bien et de la générosité par lesquelles il est plus facilement reçu. Le peuple se satisfait bien souvent du vraisemblable pour légitimer toutes les entreprises du souverain même les plus cyniques et les plus immorales. D'ailleurs, peut-on seulement parler d'immoralité ? N'est-ce pas au nom de la morale et de l'économie de la violence que Machiavel recommande au Prince d'exécuter sans scrupule les actions les plus cruelles ? L'enjeu de la politique reste le maintien du pouvoir et la stabilité de l'Etat. Et, pour ce faire, les moyens ne sont malheureusement pas toujours clément. Toutefois, il faut reconnaître que l'Etat ne trouve la force de vivre que lorsqu'il sait aussi vivre par la force. Sans commandement absolu, il n'y a pas vraiment de souveraineté, ni même le pouvoir nécessaire au politique pour assurer pleinement son rôle. A cet effet, il faut trouver le moyen de renforcer la justice ou de justifier la force et c'est en ce sens que l'usage de la violence comme moyen spécifique du politique sert de rempart dans une certaine mesure. Une fin raisonnable aux avantages partagés dispense les moyens les plus abominables et la violence devient moralement légitime là où tout autre moyen moins rigoureux serait inefficace. D'autant plus que la politique, puisque c'est d'elle qu'il s'agit, met en jeu des intérêts considérables, vitaux pour la survie de la patrie. Ce serait alors un risque fatal pour le Prince comme pour la nation

¹⁷⁶ MACHIAVEL, *Discours*, p541

tout entière de vouloir, par conformisme à la morale ordinaire, éviter l'usage nécessaire de la violence. C'est en ce sens que les principes machiavéliens ou même machiavéliques trouvent à certains égards une justification jusque dans le machiavélisme malgré le parcours parfois effluent de ce dernier. L'homme d'Etat agit pour le bien mais pas nécessairement en conformité avec lui et il ne se dérobe à la morale ordinaire que pour s'astreindre à une éthique d'une raison supérieure.

En définitive, ce qui importe ici c'est le sentiment exaltant de la redécouverte du politique et l'espoir désormais permis de revivre l'aurore d'un monde politique dans lequel l'homme d'Etat désormais capable avec les exigences du moment de transcender les déterminations de sa nature et de la morale, devient l'artisan de son propre destin et de celui de tout un peuple. A moins que celui-ci ne veuille par lui-même, présider à sa propre destinée. Avec l'avènement de la démocratie comme règne du peuple cette hypothèse n'est peut être pas à écarter. Mais puisque la seule démocratie qui soit opérationnelle pour le moment est celle représentative avec cependant des délégués qui servent le plus souvent des intérêts partisans au lieu de ceux du peuple, cette idée de démocratie comme règne du peuple n'est-elle pas finalement qu'une ruse de la raison politique ? Ainsi, si les textes de Machiavel résistent tant à l'usure du temps et demeurent adaptables à l'actualité de toute époque, cela ne fait que confirmer davantage que ce n'est pas la quintessence du texte qui se travestit au besoin du temps, mais que c'est plutôt l'actualité qui confirme dans toute sa pertinence les vérités d'une théorie plus que jamais inactuelle.

TABLE DES MATIERES

INTRODUCTION GENERALE	P5
I. PARTIE : LA POLITIQUE COMME VIOLENCE	P10
<u>Chapitre A</u> : LA VIOLENCE DANS L'ACQUISITION DU POUVOIR	P12
SECTION 1 : La fondation d'un Etat	P13
SECTION 2 : La politique de conquête	P24
<u>Chapitre B</u> : LA CONSERVATION DU POUVOIR	P33
SECTION 1 : La milice propre : un pari calculé	P34
SECTION 2 : De l'arme comme législateur	P42
II. PARTIE : DU BON USAGE DE LA VIOLENCE A LA NEUTRALITE AXIOLOGIQUE	P53
<u>Chapitre A</u> : DU BON USAGE DE LA VIOLENCE	P56
SECTION 1 : La « douce violence »	56
SECTION 2 : Le toilettage de la cruauté : « la beauté du Diable »	P68
<u>Chapitre B</u> : LA NEUTRALITE DU PRINCIPE AXIOLOGIQUE	P83
SECTION 1 : Les exigences de la politique et les impératifs de la morale	P68
SECTION 2 : La souveraineté par delà Bien et Mal : l'Ethique de responsabilité	P95
CONCLUSION GENERALE	P106
TABLE DES MATIERES	111
BIBLIOGRAPHIE	112

BIBLIOGRAPHIE GENERALE

I) Ouvrages de Machiavel

1° *Les œuvres complètes de Machiavel*, éditions Gallimard, coll. "Bibliothèque de la pléiade", 1952, Introduction par Jean Giono, présentation et notes par E. Barincou.

2° Machiavel, *Le Prince*, texte intégral suivi de commentaires par C. Roux-Lanier, Ed. Bordas, coll. Univers des Lettres Bordas

II) Ouvrages et Commentaires sur Machiavel

1° ARON, Raymond : *Machiavel et les tyrannies modernes*, texte présenté et annoté par Remy Freymond Ed. De Fallois, 1993

2° BERNS, Thomas : « *Le retour à l'origine de l'Etat* », In Archives de philosophie, Tome 59, cahier 2 , Avril-Juin 1996, Recherches et documents, Revue trimestrielle publiée avec le concours du Centre National de Recherche Scientifique, de la Fondation de Montcheuil, et du Centre National des Lettres, Ed. Beauchesne éditeur, 1996, pp 219-248

3° COLONNA D'ISTRIA, Gérard et FRAPET, Roland : *L'art politique chez Machiavel*, Ed. Librairie philosophique J. Vrin, Paris 1980

4° DIAGNE Mamoussé : « *Nicolas Machiavel et la doctrine de la vérité effective* » annales de la FLSH (UCAD) n°8, PUF, Paris, 1978 pp 30-48

5° FICHTE, Johann Gottlieb : *Machiavel et autres écrits philosophiques et politiques* de 1806-1807, présentés et traduits de l'allemand par Luc Ferry et Alain Renaut, Ed. Payot, Paris, 1981, coll. « critique de la politique »

6° LEFORT, Claude : *Le travail de l'œuvre Machiavel*, Ed. Gallimard Coll. « TEL », Paris, 1986

7° MOUNIN, Georges : *Machiavel*, Ed. Seuil coll. "club français du livre", 1958

8° Magazine littéraire, "*l'énigme Machiavel*" n°397 avril 2001

9° NAMER, Gérard : *Machiavel ou les Origines de la sociologie de la connaissance*, Ed. PUF, série « nos recherches » n° 31, Paris, 1979

10° SFORZA, Le Comte : *Les pages immortelles de Machiavel*, textes choisis et expliqués, Ed. Corrèa, Paris, 1947

11° VALADIER, Paul : *Machiavel et la fragilité du politique*, Ed. Seuil, coll. « points » serie Essais, octobre 1996

12° VEDRINE, Hélène : *Machiavel ou la science du pouvoir*, Ed. Seghers coll. « philosophes de tous les temps », Paris 1972

III) Ouvrages généraux et articles consultes

1° CASSIRER, Ernst : *Le mythe de l'Etat*, trad. Par Vergely, Ed. Gall. Paris, 1993

2° CHATELET, François ; DUHAMEL, Olivier ; PISIER-KOUCHNER, Evelyne : *Histoire des idées politiques*, PUF, 1°Ed. Paris 1982

3° CHEVALIER, J. Jacques : *Histoire de la pensée politique*, T2, Payot, Paris, 1983

4° FREUND, Julien : *L'essence du politique*, Ed. Sirey, Paris 1965

- 5° GLUCKSMANN, André : *Le Bien et le Mal* (Lettres immorales d'Allemagne et de France) Ed. Robert Laffont, Sa, Paris, 1997, coll. « Pluriel »
- 6° KANT, Emmanuel : *Critique de la raison pratique*, trad. Par François Picavet, Introd. F. Alquié, Ed. PUF, 2°Ed. Paris 1949
- 7° LOROT, Pascal et THUAL, François : *La géopolitique*, 2° Ed. Montchrestien, EJA Paris 2002
- 8° MERLEAU-PONTY, Maurice : *Signes*, Ed.Gallimard, 1960 « *Notes sur Machiavel* » pp 267-283
- 9° MICHAUD, Yves : *Violence et politique*, Paris, Gallimard, 1978
- 10° MULLER, Jean-Marie : *De la non-violence en éducation*, UNESCO, Paris 2002
- 11° NIETZSCHE, Friedrich Wilhelm : *Par-delà bien et mal*, Trad.et présentation par Patrick Wothing, Ed. G. Flammarion, Paris 2000
- 12° PLATON, *La République*, Livre VII, par Chambry E. « Platon » œuvres complètes, Ed.G.F.1967,(Trad.française sans texte grec)
- 13° PRELOT, Marcel : *Histoire des idées politiques*, Ed. Dalloz, coll. « Précis Dalloz », 4°Ed., Paris, 1970
- 14° SARTRE, J. Paul : *Les mains Sales*, Ed.Gallimard, coll. Folio, essais, 1948

15° SOREL, Georges : *Réflexions sur la violence*, Ed. Librairie Rivière et cie, Paris, 1990, coll. « Etudes sur le devenir social », 11° Ed.

16° SPECTOR, Céline : *Le pouvoir*, Ed. Garnier-Flammarion, coll. « corpus » Paris, 1997

17° WEBER, Max : *Le savant et le Politique*, Ed. Librairie Plon, coll. « 10-18 », 1959

18° ZARKA, Yves Charles : *Hobbes et la pensée politique moderne*, Ed. Quadrige/PUF, coll. « essais » Paris 1995

WEBOGRAPHIE :

1 – www.google.com

2 – www.altavista.com

Devons nous continuer à appréhender Machiavel à travers les clichés collés à son portrait ?

A l'heure où Machiavel rime avec cynisme, cruauté et toute autre sorte d'immoralité, il ne serait certainement pas inutile d'interroger l'auteur à travers son œuvre pour connaître ce qui a été véritablement son apport sur le paysage philosophico-politique.

Un « ange déchu » ou un « apôtre de la perversion » ? C'est à travers cette interrogation plus que jamais actuelle, qui fait le procès de Machiavel, que nous avons mené notre plaidoyer sur cette théorie qui suscite rarement l'indifférence.

Cependant, il faudrait au préalable convenir avec nous qu'une lecture du Florentin ne peut manquer d'être orientée dans le sillage indiqué par lui-même, celui de la conquête et de la conservation du pouvoir politique. C'est dans cette optique que s'inscrit la notion de « bonne cruauté » qui nous intéresse plus particulièrement ici. Il s'agit là, d'une expression que Machiavel intègre dans le dispositif stratégique-politique à cet effet mis au service du Prince.

Tout au long de cette étude, il a été question pour nous de traiter, avec le recul nécessaire à tout examen objectif, d'une notion qui demeurerait jusque là ambiguë, à savoir, la violence chez Machiavel. Mais, notre prétention ne nous a pas pour autant conduit à vouloir lever toute équivoque à propos de ce terme et faire ainsi l'unanimité autour de la question. Ambivalente, la notion de cruauté l'est sans doute chez Machiavel. Il arrive qu'elle soit bonne ou mauvaise selon qu'elle sera utilisée de telle ou telle manière, mais aussi selon qu'elle débouche sur le bien ou qu'elle agrandisse le mal qu'elle est pourtant sensée amoindrir. A cet effet, notre intention s'est limitée à déterminer dans quelle mesure et sous quels rapports elle peut être bonne et profitable à l'autorité politique.

Par ailleurs, la relation par laquelle Machiavel allie un fait, la cruauté, à un jugement de valeurs apparemment incompatible, le bien, ne saurait être acceptée sans réserve aucune. En effet, la violence a toujours été jugée à l'aune des valeurs comme un mal. C'est contre une telle préconception que Machiavel s'insurge pour ne concevoir désormais la valeur d'une action qu'à travers la vitrine de la finalité. Il déplace ainsi le tableau des valeurs d'une logique a priori vers une logique pragmatique de l'efficacité qui ne peut être qu'à posteriori. D'ailleurs, la vertu politique n'exige-t-elle pas parfois des positions hors normes ? Est-ce à dire que la logique princière obéit à une toute autre normativité ou s'agit-il simplement de la neutralité du principe axiologique en politique ?